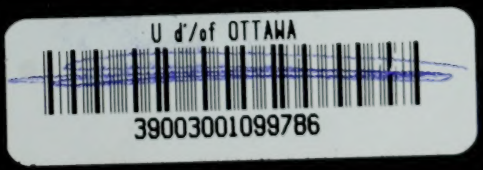

U d'/of OTTAWA
39003001099786

ALEXIS CROSNIER

PRÊTRE

M. LAROCHE

Prêtre de Saint-Sulpice

(1826-1911)

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Université d'Ottawa
BIBLIOTHECA
Ottawensis

ANGERS

J. SIRAUDEAU, Editeur

—

1911

IMPRIMATUR

Andegavi, die 26ª Maii 1911

† Joseph,
Ep. Andeg.

BX
4060
.Z8L343
1911

M. LAROCHE

Prêtre de Saint-Sulpice

(1826-1911)

Depuis quelques années, il vivait retiré dans la chère maison d'Issy, là où il avait commencé son ministère de Sulpicien. Il ne pouvait même plus en sortir pour aller prendre quelques semaines de vacances au pays natal et visiter, en passant, ses amis d'Angers. Son corps, qui n'avait jamais été très souple, s'était beaucoup alourdi. Bientôt, surtout dans la dernière année, la paralysie l'envahissant peu à peu, ses jambes lui refusèrent presque tout service. Le 11 mars 1911, la mort lui ouvrit les portes de l'éternité. Ce jour-là, une longue vie s'achevait ; elle avait duré plus de quatre-vingt-cinq ans, étonnant peut-être les anciens élèves qui avaient

entendu jadis leur maître se plaindre — oh ! discrètement — de la maladie de cœur dont il souffrit toujours. Longue vie, et pleine, et féconde, que l'on m'a prié, — que j'ai accepté avec plaisir — de résumer en quelques pages. Je voudrais aussi essayer de dire, pour ceux qui l'ont connu et même pour d'autres, ce que fut le *professeur*, le *directeur*, le *prêtre*, l'*artiste* qui a disparu de notre horizon.

I

LA VIE

Il vint au monde dans une très bonne paroisse et dans une famille très chrétienne, de condition modeste, mais d'une parfaite honorabilité.

Il aima beaucoup sa famille : à ses frères et sœurs, à ses nombreux neveux et nièces, il témoigna toute l'affection et rendit, jusqu'à son dernier souffle, tous les services qui furent en son pouvoir.

Il aima fidèlement, aussi, le petit bourg de Saint-Lumine, près Clisson, où il vit le jour. Un de ses plaisirs les plus doux était d'y venir passer, chaque année, une bonne partie de ses vacances, chez les siens, devant les horizons connus, au milieu de ses amis d'enfance, dont quelques-uns vivent encore et

gardent un souvenir ému à leur camarade d'autrefois. Cette vie simple, parmi les simples de cœur, lui agréait grandement. Il me montrait un jour, avec une touchante complaisance, la maison de sa sœur où il était reçu avec tant de joie, le jardin et la tonnelle qu'il y avait établie, et, dans les alentours, le manoir de la Courbejolière, ses douves et ses ombrages, dont il jouissait autant, sinon plus, que le propriétaire légitime.

Il naquit à Saint-Lumine de Clisson, le 15 janvier 1826. Le même jour, il y fut baptisé dans la vieille église paroissiale : les mères chrétiennes souhaitent que leur enfant naisse le plus tôt possible à la vie de la grâce. On lui donna le prénom de Mathurin, qui était très commun dans nos pays en ce temps-là, mais qui est tombé aujourd'hui en défaveur : rien n'est changeant comme la mode. Je ne sais si le prénom lui déplaisait : il ne signa jamais que de son nom de famille.

A peine entré dans la vie, le nouveau-né eut un grand malheur : le 18 janvier, son père mourait. La mère restait donc seule, avec sa fille aînée et un fils de trois jours. Elle était vaillante, comme les mères bretonnes et vendéennes ; elle se résigna, elle travailla, et

éleva chrétiennement ses deux nourrissons. Cependant, trois ans après, elle épousa en secondes noces Julien Gaillard, qui était forgeron comme son premier mari et lui donna trois enfants. Le nouveau père, qui était très bon, aima les uns et les autres d'un même et unique amour.

Dans cette atmosphère de travail, d'honnêteté, de foi chrétienne, Mathurin Laroche grandissait et se fortifiait. Son intelligence se manifesta très précoce et très vive, et s'ouvrit docilement aux leçons de sa mère, de son bon curé, de l'instituteur chrétien. A l'école, l'enfant était très appliqué ; il obtint vite le premier rang. Le soir, après la classe, il menait aux champs et gardait la vache qui fournissait le lait à la maison. Quand les camarades, qui conduisaient leur troupeau, l'invitaient à partager leurs jeux, le petit homme, qui avait apporté ses livres pour travailler, répondait invariablement qu'il avait ses leçons à apprendre. Mais les espiègles s'emparaient de ses livres et les cachaient ; et... au jeu ! Au retour, sans murmurer, l'écolier studieux ouvrait ses manuels; et, le lendemain, il récitait ses leçons sans broncher. Au catéchisme, où il montrait le plus actif empressement, il était également le premier :

« il apprenait comme un ange » dit gracieusement un survivant de cette époque (1).

Le curé de Saint-Lumine, M. l'abbé Guillet, qui dirigea la paroisse pendant quarante-neuf ans, était un grand recruteur de vocations sacerdotales : il n'avait pas de joie plus vive que de découvrir un nouvel élu pour l'autel. Quand il croyait voir luire sur le front d'un de ses petits catéchisés l'étoile de Bethléem, il priait, il sollicitait, il pressait la famille et l'enfant jusqu'à ce qu'il eût obtenu le *oui* désiré. Alors il reprenait sa vieille grammaire latine et enseignait le rudiment. Ceux qu'il avait suscités, petits et grands séminaristes, il les suivait avec une attention inquiète, durant le cours de leurs études. Il tenait, pendant les vacances, à les réunir à sa table et à la promenade : cette jeunesse égayait sa maison et illuminait sa vie. S'il en était besoin, il les logeait au presbytère. C'est ce qu'il fit pour Mathurin Laroche (2). Il avait pour lui une prédilection marquée. Est-il besoin de dire qu'il fut payé de retour et que

(1) Détails communiqués par M. le curé de Saint-Lumine, d'après les témoignages de contemporains.

(2) En même temps que M. Laroche, deux autres élèves recevaient les soins de M. Guillet : les deux frères Noël, morts tous deux chanoines, l'un curé de Saint-Jacques à Nantes, l'autre curé de Pontchâteau.

l'écolier, que le prêtre aima son premier maître de latin, à qui sa reconnaissance ne savait rien refuser ? Le fait suivant, qui s'est renouvelé maintes fois, en est une preuve curieuse. C'était le dimanche, au temps des vacances du Sulpicien. S'il n'avait pas eu le loisir de préparer son instruction, ou pour tout autre motif plus avouable, le bon curé, avant de chanter l'évangile, cherchait du regard, entre les chandeliers de l'autel, si M. Laroche était dans le chœur. Alors il l'interpellait, avec une familiarité toute paternelle : « Eh bien, Laroche, que fais-tu là ? Monte donc en chaire, pour nous édifier. » Puis, rasséréné, il entonnait le *Dominus vobiscum*. M. Laroche, très obéissant, tout heureux de lui faire plaisir, montait en chaire et donnait le prône. Sa parole, simple, pieuse, solide, vivante, enchantait toute l'assistance et rendait fier le bon curé.

Après les premières leçons de latin, M. Laroche fut envoyé au collège de la Bonnetière-en-Doulon, à trois kilomètres de Nantes. Il y fit ses premières classes. C'était une petite institution, comme il y en avait beaucoup dans le diocèse de Nantes (1) et dans les diocèses

(1) Par exemple, *Chauvé*, *La Ducherais*, *Machecoul*...

voisins, où on ne trouvait ni installation confortable, ni grande chère, ni luxe de professeurs. Tout y était primitif et dans des conditions qui effraieraient les parents d'aujourd'hui. Mais on travaillait ferme ; et il est sorti de ces manécanteries nombre de prêtres éminents. Le petit garçon de Saint-Lumine y mérita les premiers prix. On le regardait déjà comme un modèle d'application, de sagesse et de piété (1).

Le même succès, fruit de la même discipline et du même travail, se continua au Petit-Séminaire de Nantes. Seulement, comme on y venait de toutes les petites institutions disséminées dans le diocèse, les élèves y étaient très nombreux dans les hautes classes. En rhétorique, sur quarante concurrents, M. Laroche se maintint le premier. La rhétorique méritait alors son nom, qu'elle a perdu depuis, et pour cause, pour prendre celui de *première*. Elle était vraiment une école d'éloquence, ou, si le mot vous semble prétentieux, d'amplification oratoire, ce qui n'était pas un exercice inutile pour de futurs prédicateurs. De temps à autre, on faisait

(1) Note donnée par M. le chanoine Dubois, doyen du chapitre de l'insigne cathédrale de Nantes, qui fut, ainsi que son frère Lucien, élève de la Bonnetière. Lucien Dubois était du cours de M. Laroche.

plaider deux élèves sur des sujets variés — quelque chose comme les *controversiæ* et *suasoriæ* des anciens — devant un tribunal composé de juges pris eux-mêmes parmi les élèves. C'était comme les « grands jours » de la classe. Avocats et juges étaient daguerréotypés. Les clichés étaient exposés « à toujours » dans la chambre, ou l'antichambre, de M. le Supérieur. M. Laroche siégeait comme juge dans un de ces tableaux. Succès de collège, premier rayon de la gloire. M. Laroche n'en connut guère d'autres; à vrai dire, il ne poursuivit jamais le succès, parce que sa vie prit tout de suite une orientation plus humble. Il n'avait pas, Dieu merci, une de ces faibles têtes que les succès, même ceux du collège, font tourner.

Du Petit-Séminaire, il passa, de plain-pied, au Grand-Séminaire. D'abord, en 1847, au Séminaire de philosophie, dont le Supérieur était M. Jules Cahier. On y suivait la philosophie de M. Branchereau, un jeune directeur qui enseignait à Clermont : *Prælectiones philosophicæ in Seminario Claromontensi habitæ* (1).

(1) Deux volumes lithographiés, dont le second venait de paraître (1847). La première édition *imprimée* parut en 1849, à Clermont, et la seconde à Nantes en 1855.

M. Laroche avait gardé précieusement son exemplaire lithographié. Sur la dernière page blanche du premier volume, il a écrit au crayon : *Causes occasionnelles, Panthéisme, Libre-arbitre.* Vers le milieu de la même page, il ajoute: *Modicus cibi, medicus sibi.* La philosophie pratique s'unit très bien aux plus hautes spéculations. Le livre de M. Branchereau prolongeait, pour ainsi dire, à Nantes l'enseignement de M. Baudry (1), qui était tout imprégné de platonisme et d'ontologisme. Avant de devenir leur confrère et de se lier avec eux d'une amitié profonde, M. Laroche fut donc leur disciple et se pénétra de leurs idées.

Puis, durant trois années, il étudia la théologie au Grand Séminaire, où il eut pour supérieur M. Joseph Morel, et, à partir de janvier 1850 (2), M. Féret. Il y connut aussi M. Martel, l'économe très habile qui a construit le beau Séminaire, aujourd'hui, hélas! désaffecté...

(1) M. Baudry avait enseigné à Nantes, de 1841 à 1846. Il fut appelé alors à Saint-Sulpice, où il professa le *grand Cours*.

(2) M. Morel mourut le 3 janvier 1850 : homme de prière et d'étude, de foi et d'énergie, tout entier à ses devoirs de Supérieur, il laissa une mémoire vénérée. M. Féret fut son très digne successeur.

De ces années du Séminaire où il se forma, sous la pieuse direction des prêtres de Saint-Sulpice, à la vie sacerdotale, il avait conservé quelques pages jaunies : un ou deux sermons, exercices de débutant, devoirs de vacances ; réflexions et résolutions de retraites. En juin 1850, il va être sous-diacre, et faire le pas décisif qui engage irrévocablement le clerc au service de l'autel. Son cœur est ému, il s'épanche en cette fervente résolution : « Mon Dieu, je veux être une hostie, une pure hostie. Je ne veux brûler que de votre amour. » Faible et tremblant, il met toute sa confiance en Marie, la Reine des vierges : « Vous m'êtes témoin, ô Marie, que, si je n'avais pas la confiance que vous ferez et serez tout en moi, je n'oserais jamais faire cette démarche redoutable ». Mais, pour répondre à un appel céleste, il veut aller plus loin : il rêve, à l'exemple de ses maîtres dont la vie a séduit son âme, de se vouer, lui aussi, à la formation d'autres prêtres : « Je vous bénis, Seigneur, de ce que vous semblez m'appeler dans une Société où l'on ne sait que se soumettre et obéir. Je vous bénis de vouloir bien me faire entrer dans ce sanctuaire de la vie cachée, humble et silencieuse... »

Sous-diacre le 15 juin 1851, à vingt-cinq ans, il

entrait à Saint-Sulpice, au mois d'octobre de la même année, pour suivre ce qu'on appelait le *grand cours*. Le « grand Cours » était le couronnement des études théologiques du Séminaire de Paris, et l'introduction nécessaire à la *Solitude* pour les clercs qui arrivaient de la province. M. Baudry, ancien directeur du Séminaire de Philosophie de Nantes, le futur évêque de Périgueux (1), y professait avec beaucoup d'éclat. M. Laroche, qui était presque du même pays que le professeur, fut un de ses élèves très aimés et profita grandement de ses leçons. Il obtint à l'examen la note neuf — sur 10 — qui n'était pas si aisée à conquérir. — Parmi les directeurs du Séminaire, je relève ces noms : Carrière, supérieur ; Carbon, directeur ; Icard, droit canon ; Lehir, dogme. Et parmi les élèves, anciens ou nouveaux, condisciples de M. Laroche, je note ceux-ci : M^gr^ Hautin, le cardinal Coullié, M^gr^ Renouard, M^gr^ de Cabrières, M^gr^ de Briey, M. Captier et M. Lebas, anciens supérieurs généraux de Saint-Sulpice...

En octobre 1852, il commençait sa *Solitude*, c'est-

(1) 1861. On lui avait offert, auparavant, l'évêché de Vannes. L'évêque de Périgueux légua, en mourant, un de ses anneaux à M. Laroche, qui le donna plus tard à M^gr^ Hugonin, évêque de Bayeux.

à-dire son noviciat, avec M. Renaudet pour supérieur et M. Faillon pour directeur. Le jeune Solitaire entra, plein d'élan, dans sa voie nouvelle. Durant la retraite préparatoire, son âme s'exalte à la pensée du but où il tend. Il veut pratiquer surtout les deux vertus sulpiciennes, l'obéissance et la charité. Il exhale sa reconnaissance en ces termes : « Je voue à Saint-Sulpice mon corps, mon âme, ma vie, tout ce que je puis, tout ce que je suis. O mon Dieu, vous m'appelez à former vos prêtres. Mais quelle sainteté n'exige pas ce sublime ministère ! Il faut que tous les prêtres soient des saints. Mais les saints ne sont formés que par des saints. *Domine, da quod jubes et jube quod vis*..... Je me renferme dans ma chère Solitude, et veux que tous les bruits cessent autour de moi. Les voix du monde, la voix de la chair et du sang doivent expirer au seuil du sanctuaire sacré. »

Il eut, cette année-là, deux grandes joies : il fut ordonné diacre le 18 décembre 1852, et prêtre le 21 mai 1853. Le 21 mai, et le lendemain, après les délices de sa première messe, son âme se fond en une tendresse reconnaissante, que ceux-là comprennent qui ont passé par ces heures bénies. Mais ses épanche-

ments s'arrêtent soudain. Il termine sur ces mots : « J'ai écrit ceci le 22 mai 1853. J'avais aussi des résolutions à prendre. La classe de philosophie m'en a empêché. »

Les *Solitaires* s'occupent uniquement de leur formation spirituelle. Mais une nécessité imprévue, survenant vers le mois de mars ou d'avril, avait introduit une « distraction » dans la vie de M. Laroche. M. Branchereau, qui était rentré de Clermont à Issy, depuis 1850, tomba malade. M. Laroche dut le remplacer, comme professeur de philosophie. Il acheva l'année, en qualité de suppléant. Sa vie était donc partagée entre les pieux exercices de la Solitude et sa fonction de professeur.

M. Branchereau, toujours souffrant, fut chargé provisoirement de l'économat (1). Au mois d'octobre, M. Laroche devint professeur en titre (2). Son règlement de vie, minutieusement tracé, finit par cette invocation : « O Jésus, ô Marie, faites que je ne sois qu'un

(1) En 1854, il partit pour Nantes où il était nommé Supérieur du Séminaire de Philosophie.

(2) Il avait comme Supérieur, en 1853, M. Lucas. Celui-ci ayant été transféré à Aix, M. Maréchal, « la bonté même », le remplaça et resta, pendant trente ans, supérieur de la maison d'Issy.

instrument, mais un instrument bien docile, entre vos mains ! »

Il resta professeur à Issy jusqu'en 1860 : avec quel éclat et quel succès, je vous le dirai tout à l'heure. Au nombre de ses élèves, je note : M. de Bretagne ; M. H. Vollot ; M. Achet, que les Angevins ont bien connu ; M. Lemonnier, mort curé de Saint-Ferdinand-des-Ternes ; M. Fouard ; les deux abbés Lémann ; Mgr Jourdan de La Passardière ; Mgr Pelgé, mort évêque de Poitiers ; M. de Cabanoux, curé de Saint-Thomas d'Aquin ; M. Gardey, curé de Sainte-Clotilde ; M. Pousset, archiprêtre de Notre-Dame ; M. Just de Bretennières ; Mgr d'Hulst..... Il eut d'illustres relations. Par M. Baudry, notamment, M. Laroche connut M. Hugonin, professeur de philosophie et directeur de la division ecclésiastique de l'École des Carmes. Celui-ci publia, en 1856, *Ontologie et étude des lois de la pensée*. Dans sa préface, fort curieuse, où il parle de ses relations avec M. Baudry, dont il avait consulté les cahiers (1), il raconte qu'il discutait avec lui dans

(1) Les cahiers que M. Baudry avait rédigés, quand il professait la philosophie à Nantes.

sa cellule de Saint-Sulpice ou en allant à la campagne d'Issy. Il ajoute : « plus souvent encore dans la cellule du professeur de philosophie du séminaire d'Issy, qui ne se contentait pas de nous donner asile et de nous céder son fauteuil de paille, une des parties les plus somptueuses de son ameublement : il se joignait à nous, et nous traitions, sans contention et sans contrainte, les plus hautes questions de la métaphysique. » Le professeur de philosophie à Issy, de 1850 à 1853, était M. Branchereau ; mais, à partir de 1853, c'était M. Laroche...

En 1860, sa vie changea inopinément. M. Carrière, supérieur général de Saint-Sulpice, le nomma directeur au Grand Séminaire d'Angers. Loin de Paris : cela pouvait sembler une disgrâce. Plus près de Nantes : c'était au moins une consolation...

M. Carrière l'avait donc nommé professeur de morale à Angers. J'ai prononcé le mot de *disgrâce*. Certainement le sentiment qu'il évoque n'effleura pas le cœur du Sulpicien ; mais plusieurs de ses élèves murmurèrent, et ils lancèrent une campagne de pétitions, pour demander son maintien à Issy. Les Supérieurs, et M. Laroche leur en sut gré, furent doucement inflexibles.

A Angers, l'accueil que reçut le nouveau Directeur, de la part de ses confrères et de ses élèves, ne tarda pas à dissiper tous les nuages. Le prétendu lieu d'exil devint une seconde patrie. M. Laroche y vécut trente-trois années, enseignant tour à tour, selon les besoins du service, le dogme et la morale : trente-trois années remplies par les occupations ordinaires d'une vie de Sulpicien. J'y reviendrai.

Quelques faits saillants sont venus varier cette trame monotone. La guerre de 1870 transforma en ambulance, par la volonté du grand patriote qu'était M^gr^ Freppel, les bâtiments du Séminaire, et suspendit les cours pendant quelques mois. En 1875, le directeur reçut de son Supérieur général une proposition qui devait l'éloigner du pays d'Anjou : il était nommé supérieur d'un grand Séminaire, à Bayeux ou à Reims, à son choix (1). Je ne sais s'il fut tenté d'accepter. En tout cas, l'hésitation ne fut pas de longue durée. Il supplia instamment qu'on voulût bien le laisser tra-

(1) D'après le témoignage de M. Petit, P.S.S. ancien Directeur à Issy et au Grand-Séminaire de Reims. Ce témoignage a été confirmé par M. Bouet, ancien Supérieur du Grand-Séminaire de Reims. M. Petit m'a communiqué d'autres renseignements, dont je tiens à le remercier.

vailler dans la condition modeste où on l'avait placé : il se sentait impropre, sans doute, aux ennuis et aux responsabilités d'une charge plus haute et plus lourde. On fit droit à sa requête ; et, pendant le gouvernement de M. Houbart, et pendant les premières années du supériorat de M. Letourneau, il continua d'enseigner le dogme ou la morale avec la même conscience, sinon avec le même entrain, et de diriger les jeunes clercs qui s'adressaient à lui. Dois-je rappeler aussi quelques voyages ; un en Bretagne, un autre aux Pyrénées et à Lourdes, et quelques échappées vers la mer ? Les Pyrénées lui laissèrent une impression très grande et très douce : il en parlait souvent. Mais, à mesure qu'il avançait en âge, il devenait plus casanier. Paris, où il faisait sa retraite annuelle, et Saint-Lumine étaient ses deux pôles. En somme, il voyageait seulement dans le pays de l'idéal, dont il fut l'habitant assidu...

En 1893, il y avait un peu plus de quarante ans qu'il était professeur. Il ne se plaignait pas encore du fardeau des jours et de l'enseignement. Mais ses Supérieurs estimèrent qu'il était temps de lui confier un poste moins pesant : ils le nommèrent supérieur de la maison d'Hyères, fondée par M. Jouannin, l'économe

de Saint-Sulpice, pour être un lieu de délassement, et comme un *sanatorium*, aux santés faibles ou fatiguées des Directeurs et des élèves des Séminaires (de Paris surtout). Il y resta deux ans, dans une situation comparable à celle du chanoine, qui a le repos avec l'honneur : *otium cum dignitate*.

Mais, lorsque la maison Saint-Jean fut créée, le 7 mars 1896, pour aider les jeunes Sulpiciens dans la préparation aux diplômes de théologie, des lettres et des sciences, M. Laroche, qui avait près de soixante-dix ans, fut rappelé d'Hyères et adjoint, en qualité de Directeur, au Supérieur de l'établissement. Le Supérieur de Saint-Jean fut d'abord M. Lafuye, un de ses élèves les plus intelligents et les plus aimés, un Angevin ; et, après M. Lafuye, M. Monier, une autre gloire de Saint-Sulpice. Cette création plaisait beaucoup à M. Laroche, parce qu'il voyait réalisée par son Saint-Sulpice lui-même, selon l'expression de M^gr^ Pasquier, l'idée qu'il avait préconisée, sur la terre angevine, dans la fondation de l'École des Hautes Études Saint-Aubin.

Ce fut à Saint-Jean, le 19 mai 1903, que l'on célébra, dans une fête intime, ses noces d'or sacerdotales. Vers la fin du repas, quelqu'un se leva et lut une charmante

plaquette imprimée, où le vénérable jubilaire lui-même était censé résumer les faits principaux de sa vie. Elle était signée : *Pour M. Laroche, prêtre de Saint-Sulpice, Henri Pasquier, un de ses fils spirituels les plus reconnaissants.* J'en donne ici les premières et les dernières lignes. L'entre-deux, tout délicieux qu'il est, ne vous apprendrait rien qui n'ait été dit dans cette notice.

« Je suis né à Saint-Lumine... sur les bords de la Sèvre, non loin du Pallet où naquit Abélard. La Moine et l'Evre, qui arrosent la patrie de M^gr^ Baudry et de M. Branchereau, mes amis, ne sont pas loin de mon bourg natal. Le paysage austère, aux grands chênes et aux rochers de granit, dans ce coin du Bocage, porte à la méditation : il est fait pour les douces rêveries des philosophes.

« Mon collège me fut agréable parce qu'il me donna mes premiers succès, peut-être mes seuls selon le monde, puisque toute ma vie d'homme devait demeurer cachée dans un séminaire. Dans une classe de quarante rhétoriciens j'occupai le premier rang. Je vis alors se déchirer devant les yeux de mon esprit les nuages qui cachent au vulgaire la vraie beauté des choses, celle de l'idéal qui est réalisé dans les hommes

et dans la nature, et qui fait leur valeur esthétique.

« Cette révélation du monde idéal, le seul qui soit réellement intéressant pour le penseur, devait s'achever pendant ma philosophie et mes années de Séminaire où j'appris, à l'école des fils de M. Olier, à mettre dans mes admirations l'ordre naturel qui est celui même de Dieu : j'estimai et j'aimai Notre-Seigneur, et les âmes qui le suivent, plus que tout l'or du monde. Je conçus la vie parfaite comme une ascension continuelle vers Dieu dans l'ordre et dans la beauté, en société du plus grand nombre possible de disciples...

« ... L'esprit habituellement tourné vers la méditation de ce qui est beau et bien, j'eus toujours de la peine à croire à la malice des hommes : je crus à l'égarement plutôt qu'à la perversion des impies. Aussi je ne désespérai jamais de l'avenir de mon pays, du retour des Français aux idées de sagesse et de fraternité.

« J'élaborai bien des plans d'avenir pour des jeunes prêtres qui m'ouvraient leur âme ; je leur inspirai courage en dévoilant à leurs yeux les beautés ineffables de leur sacerdoce : l'enthousiasme et la confiance m'ont toujours paru de meilleurs conseillers que le calcul et la crainte.

« Sur le passé si doux de mes cinquante ans de prêtrise flotte, comme dans des nuages célestes, le souvenir de bien des amis qui m'ont précédé près de Dieu. Deux des plus aimés parmi mes disciples s'appelaient Léon et Gabriel Bellanger. Le premier était poète : il chanta les nids, les berceaux, son faubourg. Tous deux étaient bons et purs comme des anges : ils seront les portiers de mon paradis. »

Le jubilaire se récria tout d'abord, puis il sourit, puis il pleura de tendresse. L'hommage du fils était digne du père ; il était délicat, pieux, discret, comme il convenait pour un fils du vénérable M. Olier.

Cinquante ans de sacerdoce ne sont point accordés, tant s'en faut, à tous les prêtres. Ceux qui peuvent les fêter sur cette terre ne le font point sans mêler à leur joie une crainte fort légitime : car, tout en remerciant Dieu qui a prolongé leur vie et multiplié ses grâces de choix, ils voient s'approcher très vite le terme de leur pèlerinage. Pourtant M. Laroche put croire qu'il célébrerait, à l'exemple de son cher ami M. Branchereau, ses noces de diamant.

Après la fermeture de la Maison Saint-Jean, au commencement de 1905, il s'était retiré à Orléans, puis

à Saint-Lumine. Il ne vint à Issy qu'en octobre 1905 pour passer dans le calme les dernières années qui lui restaient à vivre. Il demeurait dans ce Séminaire si bien restauré, qui avait eu les prémices de son zèle ; tout près de la chère Solitude ; parmi les Séminaristes qui viennent de Paris, de tous les coins de la France, et, on peut dire, du monde entier, pour recueillir d'excellentes leçons ; dans la compagnie de vénérés confrères, vétérans de l'enseignement théologique, anciens Supérieurs de Grands Séminaires, qui achèvent eux aussi, dans la retraite, parmi la prière et l'étude, une vie consacrée toute entière à Dieu et au clergé de France. Ses jours, à lui, étaient partagés entre la prière, la méditation, la lecture de l'Ecriture Sainte et des Pères. Plus qu'un autre, il vivait en reclus, parce que son corps, bien qu'il n'eût perdu ni une seule de ses dents ni presque un seul de ses cheveux — deux signes d'une vie solidement plantée — l'empêchait de s'espacer, à l'ordinaire, en dehors de l'enclos d'Issy. Mais cet enclos lui suffisait : les allées du jardin, le parc, la petite chapelle de Lorette, l'allée de Saint-Jean, où devisèrent jadis Bossuet, Fénelon, M. Tronson, étaient pour lui un monde. Et, quand il lui fut impossible de quitter sa chambre, les visites de

ses amis, la contemplation de ses chers arbres et le chant des oiseaux réjouissaient son cœur et son imagination, qui étaient restés l'un et l'autre jeunes et vibrants. La conversation avec ses vénérés confrères, avec M. Branchereau, le plus ancien et le plus cher de ses amis, lui était un charme ; avec eux, il remuait les cendres de ses souvenirs et puisait au trésor de ses anecdotes.

Bientôt les incommodités de la vieillesse se firent plus cruellement sentir. La paralysie attaqua son corps, sans le déformer. Mais, dans la dernière année, il lui fut impossible de dire la sainte Messe. Il se traînait à une chapelle voisine et y faisait la sainte communion. Puis, ses facultés furent atteintes plus profondément. Ses yeux s'obscurcirent. Sa langue s'embarrassa ; il cherchait et trouvait difficilement ses mots. Enfin, un dernier assaut le terrassa. Il reçut les derniers sacrements, presqu'à la même heure que M. Branchereau, son voisin et son ami. Le 11 mars, il rendait pieusement son âme à Dieu, assisté de ses chers confrères et du serviteur fidèle qui avait si bien veillé sur les années de sa vieillesse.

Dans les quarante ou cinquante dernières années de

sa vie, M. Laroche n'avait pas sensiblement changé. Ses cheveux avaient blanchi. Mais les années, en s'accumulant, n'avaient pas marqué une forte empreinte sur son corps. Tout jeune, il eut un embonpoint précoce, une démarche lente et qui paraissait solennelle. Dans une tête large et forte, deux yeux profonds, chargés de pensée, cachés derrière une broussaille d'épais sourcils, lui donnaient un air investigateur ou même inquisiteur. La gent écolière, qui parfois ne respecte rien ni personne, lui avait appliqué cette expression de nos Saints Livres : *circuit quaerens quem devoret* (1). Les timides prenaient peur au premier aspect. Mais sa voix douce, claire, harmonieuse, les rassurait. Quand on pénétrait dans son intimité, on n'était pas seulement ravi des lumières de l'intelligence qui se révélait à vous, sans recherche ni apparat ; on était touché, à découvrir que cet homme était profondément bon et bienveillant. Mieux que cela, il était timide, et tendre : il faisait effort pour ne pas trop montrer à l'extérieur les trésors de tendresse que recélait son cœur. Nous vivons ainsi, sans connaître

(1) 1. Petr. V. 8.

à fond aucun de nos voisins, et côtoyant des richesses que nous ne soupçonnons pas...

Mais j'anticipe ; et j'ai tort de vouloir tout dire à la fois. Les traits de cette physionomie assez complexe vont se découvrir peu à peu à nos regards.

II

LE PROFESSEUR

M. Laroche a donc été professeur pendant quarante ans : c'est un très beau stage. Il l'a été constamment par devoir, et longtemps, j'en suis sûr, par goût. Passé la jeunesse et les années de l'âge mûr, où le goût aide et soutient le devoir, il le demeura tout au moins par raison : car il sentait tout le bien qu'il faisait par là, et l'influence que la fonction bien remplie lui donnait sur ses auditeurs.

La période la plus brillante de son professorat fut celle d'Issy : les sept années qui vont de 1853 à 1860. La jeunesse a l'élan, sinon la science complète et l'expérience. En plus de l'élan, M. Laroche avait le don de se communiquer à son auditoire, et l'autorité qui s'impose à lui. L'autorité vient de la compétence professionnelle,

et d'un je ne sais quoi indéfinissable, fait d'un dévouement sincère, du ton de la voix, du regard, d'une certaine assurance communicative qui n'est pas celle du charlatan, et d'autres choses encore. Il avait l'autorité; il acquit la compétence par un travail assidu et une méthode très personnelle.

J'ai dit qu'il était devenu partisan de l'ontologisme, dès le séminaire de Nantes, et qu'il le devint encore avec plus de force, en conversant avec MM. Baudry, Branchereau, Hugonin. Il s'éprit, avec sa belle imagination, sa raison et son cœur, des considérations de Platon, de saint Augustin et de saint Anselme sur l'origine de nos idées; et, sans adopter toutes les théories de Malebranche, tout son système sur la « vision en Dieu », il estimait, avec M. Branchereau, que telle était la meilleure manière de réfuter l'idéalisme transcendantal et le subjectivisme de Kant, et de triompher ainsi de cette invasion allemande, et protestante, dans la pensée française. On leur accordera tout au moins que l'intention était excellente, et bien catholique, si le moyen n'était pas parfait; et que cette clarté limpide de chez nous valait infiniment mieux que les brouillards d'outre-Rhin, qui nous ont amené en partie la peste du

« modernisme » (1). Il communiqua son enthousiasme à ces jeunes gens qui venaient, de tous les coins de la France, s'asseoir aux pieds de sa chaire. Sa parole

(1) Le système adopté par M. Branchereau dans son Manuel et professé par M. Laroche dans son cours de philosophie, *l'ontologisme mitigé*, qui cherchait à concilier, en ce qu'ils ont de meilleur, le « divin » Platon, saint Augustin, saint Anselme, Descartes et Malebranche, avait provoqué un vif enthousiasme dans la jeunesse cléricale de cette époque. Mais, comme le gallicanisme, il rencontra d'ardents adversaires. Le mouvement néo-thomiste, qui se faisait jour, le battait en brèche. Or, le 18 septembre 1861, Rome avait condamné *sept* propositions, extraites d'un livre du P. Martin, S. J., un ontologiste. Les défenseurs du nouvel ontologisme s'émurent, parce qu'on prétendait les impliquer dans cette condamnation. Alors M. Branchereau le résuma en 15 propositions qu'il voulut soumettre au jugement de Rome. Mais, avant de les envoyer, il fit venir à Nantes M. Laroche, pour les revoir avec lui. Il les retoucha encore à Tours, avec Mgr Guibert, qui s'était chargé de les porter. Elles furent présentées, en 1862, à Pie IX et à quelques cardinaux, avec un mémoire explicatif. L'archevêque de Tours avait obtenu l'assurance des cardinaux que l'on ne condamnerait pas cet ontologisme. (Cf. sa lettre à Mgr Jacquemet, évêque de Nantes. Cette lettre, du 26 février 1862, a paru dans le *Correspondant*, année 1862.) En particulier, le cardinal de Andrea, préfet de la Congrégation de l'Index, lui était favorable. (Détail donné par M. le chanoine Gouin, vicaire général du Mans, qui était alors élève au Séminaire français.)

Cependant le cardinal Patrizzi écrivit à Mgr Jacquemet (septembre 1862) qu'il lui semblait, à lui et à plusieurs cardinaux, que les 15 propositions insinuaient en quelques points la doctrine des *sept* propositions, et donc que les *Prælectiones* ne lui paraissaient pas *tuto tradi posse in Seminariis*. Il concluait, en disant de l'auteur, qui avait promis de se soumettre au jugement de l'Eglise romaine : *Suis doctrinis valedicat licet carissimis, utpote quæ a veritate deflectant.*

C'est tout ce qu'il y eut. La Congrégation de l'Index ne prononça aucune

chaude, convaincue, imagée, qui leur ouvrait de grandes perspectives sur le monde des « vérités éternelles », les enflamma : non point tous peut-être, mais certainement les plus intelligents et les mieux doués...

Parmi eux, je dois nommer celui qui a été, au dix-neuvième siècle, l'une des étoiles les plus éclatantes au firmament de l'Église de France, esprit vigoureux et puissamment assimilateur, original par plus d'un côté : le futur Recteur de l'Institut catholique de Paris, Maurice d'Hulst.

L'étudiant de philosophie fut absolument captivé par son jeune maître. L'année scolaire 1859-1860 fut pour lui un perpétuel enchantement. Il avait obtenu, vu la formation intellectuelle qu'il avait reçue dans le monde, de ne faire qu'une année de philosophie. Il fut tellement heureux de son commerce avec le « platonisme » qu'il renonça spontanément à ce privilège et demanda de faire une seconde année à Issy : c'était pour travailler encore avec M. Laroche, le professeur tant goûté.

condamnation. Mais M. Branchereau retira aussitôt, et pour toujours, son livre du commerce. Il reçut, le 19 novembre 1862, une très belle lettre du Pape, qui le félicitait de son attitude et de sa détermination. Saint-Sulpice a toujours été, il demeure toujours inébranlablement fidèle au Saint-Siège : il n'a jamais pratiqué l'entêtement ni les subtilités du jansénisme.

Mais, en septembre 1860, M. Laroche fut éloigné d'Issy. La déception de l'élève fut plus vive que celle du maître. Il alla trouver M. Carrière pour obtenir d'entrer tout de suite au Grand-Séminaire de Paris. M. Carrière lui répondit doucement, non sans malice : « Mon cher ami, vous m'avez demandé de revenir à Issy, vous reviendrez à Issy ». M. d'Hulst y revint. Il ne s'associa pas à la campagne de protestation et de pétitions organisée par plusieurs de ses confrères, et se remit à l'étude de la philosophie sous la conduite de M. Plaine, tout en faisant, au cours, nombre d'objections à son nouveau professeur (1). Son évolution vers la philosophie thomiste se fit surtout à Rome, aux leçons de Franzelin et du cardinal de Reisach, pour s'achever complètement, ce me semble, quand on eut dénoncé dans son cours de Paris, à l'Institut catholique, des traces de cartésianisme. Il est vrai que M. Laroche ne voulut jamais croire à la sincérité de cette conversion philosophique. Mgr d'Hulst comblait de tendresses son « père Laroche ». Le « père » ne désarmait pas, et traitait, ou peut s'en faut, son disciple de renégat. Mgr d'Hulst, de

(1) En 1860-61, professeurs et élèves suivaient encore le *Manuel* de M. Branchereau.

sa part, fut toujours un peu gêné, voire un peu honteux, devant son ancien maître. On conte que, presque quarante après, rencontrant M. Laroche au Séminaire d'Orléans, Mgr d'Hulst ne le reconnut pas et hésitait à le saluer. M. Laroche s'en montra peiné. Le Recteur se défendit, en disant : « Bon Père Laroche, vous êtes resté tellement vous-même après quarante ans que je ne pouvais pas croire que c'était vous. » On ajoute que le « bon Père » ne voulut pas accepter cette spirituelle excuse (1).

Cette petite histoire, où je me suis un peu attardé, parce qu'elle enferme de ces traits à la Plutarque, qui peignent un homme, suffit pour faire comprendre le talent et l'action du professeur de philosophie.

A Angers, M. Laroche n'avait pas à donner cet enseignement. Toutefois, à son arrivée, il était encore plein de son sujet, tout ému des discussions commencées. Volontiers, dans le courant des deux premières années, il parlait d'ontologisme avec les Séminaristes angevins. Il les excitait à l'étude des questions de métaphysique qui l'avaient si fort empoigné lui-même. On faisait

(1) La plupart des traits de cette petite histoire m'ont été communiqués fort obligeamment par Mgr Baudrillart, qui prépare la Vie de Mgr d'Hulst.

cercle autour de lui. Ce fut, paraît-il, l'occasion d'un travail intense et d'un essor, inusité chez nous, vers les hautes régions de la philosophie.

Durant ses dernières années, passées dans sa chambre d'Issy, M. Laroche aimait à revenir sur les problèmes qui avaient été la joie de sa jeunesse sacerdotale. Le mouvement philosophique contemporain, où tant de courants se mêlent, le préoccupait extrêmement. Ce qu'il goûtait moins, c'était le langage obscur, ou plutôt le jargon qui recouvre, sous des mots sonores, de vieilles erreurs et de pauvres idées. Il me demandait, il y a quelques années : « Accepteriez-vous un article de philosophie pour votre *Revue?* — Assurément », lui répondis-je. Et je n'entendis plus parler de rien. Lui, dans les loisirs de sa solitude qui se faisait de jour en jour plus profonde, n'avait pas oublié son projet. Il avait composé, d'une main tremblante, un long article ; et ces pages peu lisibles, très raturées, il les avait fait transcrire au net par une main plus ferme. Je les publierai peut-être quelque jour, ces pages où sont des idées qui lui tenaient fort à cœur. Je n'en extrais aujourd'hui que les premières lignes, où il juge les philosophes contemporains et surtout leur langage :

«... J'aurais voulu, pour retrouver *les jours les plus vivants de mon passé* (1), reprendre ces études de philosophie auxquelles j'ai consacré, avec tant de zèle, les années de ma jeunesse. Dans ce dessein, j'ai cherché à savoir ce que pensent maintenant ceux qui sont regardés comme des maîtres et qui ont la réputation de diriger la pensée de leurs contemporains. Je suis allé aux différentes écoles, je dirais à l'un et à l'autre camp. J'ai lu, j'ai réfléchi avec toute mon attention ; et, je dois le reconnaître avec tristesse, je n'ai point trouvé ce que je m'étais promis. Je ne comprends pas, je ne puis comprendre ce que je lis. A qui la faute ? A moi, peut-être. Mais je ne puis accorder qu'elle soit toute entière de mon côté.

« Autrefois nous n'avions pas la peine de nous fatiguer la tête pour entendre ce que voulaient dire nos philosophes : ils parlaient clairement notre langue française, si nette et si belle. Si nous ne pouvions les suivre dans toutes leurs opinions, ces opinions nous étaient connues. Nous lisions de même les philosophes des autres langues. Aujourd'hui, après un long effort, vous n'ar-

(1) C'est moi qui souligne.

rivez pas à deviner ce que veut vous suggérer ce langage obscur ; et alors comment juger de la valeur des pensées qui se cachent sous ces voiles ?

« Avec cela, je trouve que, sous l'étiquette de ce mot *philosophie*, on met nombre de choses qui doivent porter d'autres noms. Pour aborder cette philosophie de notre temps, il est nécessaire, au préalable, d'être initié à ce que l'on appelle les sciences : sciences naturelles, sciences physiques, chimie, physiologie..... parce qu'on y fait entrer quelque chose de ces différentes sciences. De là un amalgame d'où sortent des difficultés de tout genre.

« C'est de l'Allemagne, principalement, que nous est venu ce brouillard qui obscurcit notre ciel et amène ces ténèbres. Comment se peut-il faire que l'esprit français se soit laissé envelopper dans cette nuit ? Ne pouvant entrer dans les régions où s'est engagée la philosophie moderne, je rentre chez moi, où je trouve, tout grand ouvert, un livre que je veux lire (1). Certes, je n'aurai point la prétention de croire que, de pouvoir lire dans ce livre, c'est à moi seul que je le dois..... »

(1) Le livre de sa pensée.

Mais, bien qu'il eût gardé, au fond de son cœur, un reste de ses « premières amours » ; bien qu'il fût demeuré, en politique, un « modéré » (1), et que, pour l'une et l'autre raison, M^gr^ Freppel, d'illustre mémoire, qui appréciait beaucoup son talent et sa science, l'ait parfois traité un peu en suspect : le professeur de théologie dogmatique et de théologie morale, pendant les trente-trois années qu'il enseigna, n'encourut jamais aucun reproche fondé, et il marcha constamment dans les voies de la plus pure tradition. On a pu laisser entendre, assez légèrement, qu'il plaçait son ontologisme, tout mitigé qu'il fut, à la base de sa théologie. Non : il s'appuyait sur les doctrines de saint Thomas, qu'il cherchait à concilier avec celles de saint Augustin. Mais je reconnais que, dans l'ordre philosophique, il goûta beaucoup la tentative du P. Lepidi. Le P. Lepidi, O. P., aujourd'hui encore « Maître du Sacré-Palais », dans son ouvrage *De Ente universalissimo* explique, avec une terminologie différente, mais d'une façon que M. Branchereau estime dans le fond conforme à la

(1) On disait alors un « libéral », au sens large de ce mot. Il a, en théologie et en politique, un autre sens, condamnable et condamné.

sienne, l'idée d'*être en général* que saint Thomas met à la base de la connaissance.....

Malgré ses yeux d'inquisiteur et son abord peu engageant, le professeur conquit très vite la confiance de ses élèves : à la fois par son talent de parole, et par sa science qu'il adaptait bien à la portée de son auditoire. Sa voix lente, calme, au timbre net et doux, était comme un excellent prélude. Il ne se hâtait pas de parler, comme les novices qui se précipitent étourdiment dans leur sujet. La prière faite, il se mettait à l'aise, et, tout le monde étant assis, ouvrait son manuel à la page où il avait arrêté les dernières explications. Comme tous les professeurs, il avait son geste habituel, son tic. Il tirait sa tabatière, humait une prise, tâchait de faire disparaître, de la main et du souffle, les grains nombreux qui s'étaient égarés sur son rabat et sur sa soutane ; et, les yeux un peu inquiets, tel tout homme qui improvise, il commençait : « Messieurs..... » Déjà l'auditoire était tout yeux et tout oreilles.

Pourquoi ? C'est que l'auditoire savait, par expérience, que le professeur lui arrivait très bien préparé. Avant d'escalader la haute chaire qui dominait la classe de théologie, il avait étudié à fond le « Manuel », et les alentours :

il avait feuilleté les in-folios, les ouvrages de valeur, sur la thèse à démontrer. Les solides traités de M. Carrière sur la justice et les contrats, les meilleurs commentaires de nos codes, avec les décisions des tribunaux qui complétaient la jurisprudence, les articles des Revues spéciales ; les ouvrages de Perrone, Franzelin, de Lugo, Suarez « en qui on entend toute l'École » (1), et la « Somme » de Saint Thomas : il s'était familiarisé avec ces livres et d'autres, organes de la pensée antique ou de la science contemporaine ; et il versait dans son cours, avec limpidité, le résumé de ses lectures et de ses réflexions personnelles. On sentait une vraie puissance d'assimilation et de réflexion. Et l'effort, qui était visible, provoquait davantage notre intérêt. Non pas que cet effort apparût dans le langage lui-même ; le professeur parlait sans se reprendre jamais, d'une coulée claire, avec une autorité qui commandait l'attention et gagnait les esprits. Mais, comme il n'avait sous les yeux, sauf dans les grandes circonstances, que son texte élémentaire, et pas une note, à part quelques mots jetés sur le texte, on suivait, dans le travail de l'improvisa-

(1) On sait que le mot, malicieux peut-être, est de Bossuet.

tion, la marche même de la pensée. En l'entendant élucider un texte, poursuivre le développement d'une thèse, on apprenait à travailler, à composer. Il est vrai que toute médaille a son revers : du moment que M. Laroche n'écrivait pas la suite de ses développements, il était obligé, tous les trois ans, de recommencer la même préparation ; et, à mesure qu'il vieillissait, sa mémoire devenant moins tenace, il se désolait de n'avoir pas eu le courage d'écrire ; et alors il avait recours à nos cahiers et à nos livres, pour savoir quels arguments il nous avait présentés.

Directeur dans un Grand-Séminaire, n'ayant devant lui que des élèves sérieux et qu'il voulait estimer tels, il supposait toujours qu'ils venaient en classe avec une leçon bien préparée. Sa coutume, par conséquent, était d'interroger très peu, excepté à l'époque de la « repasse », où visiblement il prenait un moindre intérêt. D'ailleurs, comment aurait-il pu interroger utilement, dans une classe qui comprenait, à l'ordinaire, de cent à cent-cinquante élèves ? Pourtant, il n'y avait, dans cet auditoire, ni ombre d'indiscipline, ni souci d'occupations étrangères. Il ne s'y produisait, de même, que très peu d'interruptions : objections, ou demandes d'explications.

Questions et objections lui semblaient intempestives, nuisibles à l'intérêt général : il les accueillait avec quelque humeur. Elles devaient être faites en particulier, après la classe ; il y répondait dans les classes suivantes.

Sa méthode n'était donc pas l'interrogation socratique, bien qu'il aimât beaucoup les dialogues de Platon, où elle s'étale. Il procédait en professeur-orateur : n'attachez aucune idée méprisante au nom d'orateur, et gardez au nom de professeur tout son beau sens. Il jetait des flots de lumière sur un point de doctrine insuffisamment éclairci dans le manuel ; réfutait solidement, et complètement, une erreur fondamentale ; s'attachait davantage aux principes de solution ; appuyait sur une conclusion importante qui découlait de la question à l'étude...

Des deux parties de la théologie qu'il enseigna, c'est peut-être le dogme qui lui permit de mieux donner sa vraie mesure. L'esprit du penseur s'y mouvait plus à l'aise, et y trouvait, pour son essor, de plus larges horizons. C'était une singulière jouissance, pour les élèves studieux, d'expliquer avec lui les traités de la foi, de la grâce et de la gloire, ou d'étudier, d'après

les maîtres de la théologie, la nature du Sacrifice de la messe, et toute autre grande question controversée. Mais, dans la morale, il se montrait, pour l'ensemble de la classe, plus intéressant, malgré l'aridité de certaines notions, et justement même en raison de cette aridité. Il préparait ces leçons avec une conscience encore plus scrupuleuse : « ... J'ai à parler, demain matin, des *vices rédhibitoires*, du *mohatra*, de la vente *sub hasta* et *per proxenetas* — toutes choses qu'un homme comme vous pourrait improviser peut-être — mais ce terrain est si peu le mien que je m'y embourberais très facilement si je ne l'examinais bien à l'avance pour savoir où poser le pied..... Est-ce à dire que je m'ennuie de mon métier? Mon Dieu, non : je le fais très volontiers. Je vends mes bœufs et mes chevaux ; je fais des donations et des testaments, je les défais et les refais. Je suis juge, avocat, notaire, maquignon, épicier, propriétaire, législateur ; je gagne et je perds ; je suis riche, je suis pauvre... et ma fortune est toujours la même. Tout cela est assez plaisant (1)..... » Plaisant pour le maître, et plus encore pour les élèves. Il discutait ferme les point litigieux,

(1) Lettre du 7 mai 1869, à Mgr Pasquier.

non sans une pointe d'ironie pour le théologien qui n'avait pas eu l'heur de lui agréer. Et, comme les « cas de conscience » sont indispensables dans la morale, il les posait nettement, et les illustrait d'histoires piquantes, qui gravaient, en traits inoubliables, la doctrine dans les esprits. Il contait bien, avec finesse, enjolivant chaque fois l'histoire d'un détail nouveau. Sa doctrine était ferme et sûre. Dans le doute, il inclinait vers les solutions du « probabiliorisme. » Il disait que ce système, bien entendu, résumait le bon sens et l'esprit chrétien, et que, bien appliqué, il avait formé et maintenu les meilleures paroisses. Il donnait ainsi à ses élèves le sens théologico-pratique de la vie pastorale. Et, dans sa tâche, — oui, même en étudiant les contrats, ou les empêchements de mariage — il réussissait à ce point que les moins laborieux de ses auditeurs déclaraient préférer une classe de morale, faite par M. Laroche, à un séjour, même prolongé, à la maison de campagne de la Claverie. L'heureux temps que celui-là, ô professeurs mes chers confrères !

Sa réputation franchit bientôt le seuil du Séminaire. On venait, non seulement de la ville, mais de tous les points du diocèse ; on ne craignait pas de faire un long

trajet, uniquement pour consulter le professeur de morale d'Angers et profiter de ses lumières.

Dans l'intérieur du Séminaire, cet enseignement se complétait de plus d'une façon.

C'est une tradition fidèlement suivie, que les Directeurs sulpiciens se mêlent à leurs Séminaristes, même dans la cour de récréation, à la fois pour les mieux étudier et les former. De part et d'autre, cela ne va pas toujours sans un effort méritoire ; on comprend que de vieux Directeurs soient moins empressés à entrer dans ces groupes de jeunes gens et soient moins aimablement acceptés par eux : la différence des âges et des goûts explique ces sentiments réciproques. Quel que soit l'âge du maître, il y a, au début de toute rencontre, un peu de glace à briser. Cette glace brisée, M. Laroche s'abandonnait avec beaucoup de naturel et d'esprit. Il racontait des histoires, où il mettait une pointe d'humour. Dans les premières années de son professorat, sa parole était recueillie avec plus d'avidité. Un disciple de ce temps-là nous a dit l'impression que le jeune maître produisait : « On l'écoutait comme un oracle ; et plus d'une fois, surtout les jours de promenade à la campagne, voyant s'avancer autour de lui, le long des

futaies de la Claverie, graves et méditatifs, les jeunes gens avides de recueillir sa parole, je me suis dit que les grands écoliers du temps passé, les disciples d'Albert-le-Grand, d'Alexandre de Halès, de Thomas d'Aquin, devaient ressembler à ceux-là (1). »

Ses « petits mots » à la veille des fêtes, ses « sujets d'oraison », ses sermons de retraites, ses explications du Pontifical, étaient un autre enseignement très goûté. L'éloquence du bon M. Ruchaud était plus véhémente et plus brusque. Celle de M. Bacuez, très soignée, était plus solennelle. M. Houbart était un guide consommé dans les voies de l'ascétisme et même du mysticisme ; nous consignions par écrit, pendant la demi-heure de lecture spirituelle, les principes et les règles pratiques de cet excellent maître de novices du Sacerdoce. Il paraît qu'en prenant ainsi des notes, nous étions moins en harmonie avec l'esprit du pieux exercice, et nos cadets, sur la remarque formelle de M. Icard, durent se borner à écouter la lecture et les doctes explications. La parole de M. Laroche, moins didactique, était plus variée, mêlée de hautes envolées et de simplicité fami-

(1) E. Grimault, *Semaine religieuse d'Angers*, dimanche 19 mars 1911.

lière, plus imagée, plus poétique, et peut-être, à cause de cela, plus appropriée à un auditoire de jeunes gens. On attendait avec impatience, dans les retraites d'ordinands, son explication du Pontifical. L'excellence des Saints Ordres, la perfection requise chez les prêtres, la dignité de vie qu'ils doivent montrer au peuple chrétien, l'amour de la science et du travail, étaient les points où il appuyait avec plus de complaisance. On retrouvait, dans toutes ses allocutions, la hauteur de vues de la grande école mystique des Réformateurs du clergé français au XVII^e^ siècle, des Vincent-de-Paul, des Eudes, des Olier, des Bourdoise, des Condren, des Bérulle... Les détails de mœurs, où il excellait, révélaient le fin moraliste. La forme avait une propriété et une distinction sans pédantisme ni recherche, et d'autant plus remarquable que, si tout avait été longuement médité, rien n'était écrit.

Cette paresse à tenir la plume, dès qu'il s'agissait de rédiger une note ou un sermon, faisait qu'il était inégal, comme tous les improvisateurs, parce qu'il dépendait trop de la disposition du moment, de la température, qui avait sur son corps une influence considérable, ou d'autres conditions. Je ne crois pas qu'il ait écrit plus

de deux ou trois sermons dans toute sa vie. J'ai devant moi, au moment où je trace ces lignes, quelques sujets d'oraison, *sur la simplicité*, *sur la T. S. Vierge*, *sur S. Joseph*, d'autres pour la *Dédicace*, pour le *Jeudi-Saint*, *sur S. Jean* (1).

(1) De la méditation sur saint Jean — ébauchée seulement — j'extrais ces quelques lignes : « ..... L'amitié rend toutes choses communes entre ceux qui s'aiment; et, si la nature ou la grâce a mis entre eux quelques différences, elle a, pour les rapprocher, des secrets merveilleux. En faudrait-il d'autre preuve que le spectacle du repos de saint Jean sur la poitrine du divin Maître? C'est alors, surtout, que s'est consommée l'union des deux âmes; c'est alors que Jésus s'est donné tout entier à son ami; c'est alors qu'il l'a fait entrer en ses *pensées*, en son *affection*, dans *sa vie*. Unité de pensées, d'affection et de vie, voilà ce qui a fait l'amitié de Jésus et de saint Jean.

« Unité de pensées. — Nous avons tous notre pensée cachée au plus intime de notre âme comme au fond d'un sanctuaire. Notre pensée, c'est notre secret; et ce secret, nous voulons qu'il ne soit connu de personne : *Secretum meum mihi*. Si nous avons trouvé quelqu'un que nous ayons jugé digne d'être le confident de notre pensée, en la lui donnant, il nous semble que nous lui avons donné notre vie. Souvent même, on aura gagné notre affection avant d'avoir pu pénétrer le mystère qui est en nous tant nous sommes réservés et délicats à l'endroit de notre pensée.

« Dieu a ses pensées, qui ne sont pas les nôtres : il a son secret et son mystère : *Arcana verba*..... *Mysterium absconditum*. Et son secret, c'est à son Fils, qui est dans son sein, qu'il le révèle d'abord. Notre-Seigneur nous dit partout qu'il a été instruit par son Père; et saint Jean nous a dit cette belle parole : *Unigenitus qui est in sinu Patris ipse enarravit*. Ainsi le Fils est instruit sur le sein du Père, et saint Jean sur le sein du Fils. Le Père a tout dit à son Fils, et Jésus a tout dit à son ami.

« Où donc saint Jean aurait-il appris les grands mystères qu'il nous a révélés? Et quelle merveille n'est-ce point de voir ce pauvre pêcheur de

Il m'a montré, voilà une vingtaine d'années, deux sermons, l'un sur *le péché*, l'autre sur *l'enfer*, entièrement composés, l'un à Issy en 1857, l'autre à Angers en 1861 ; le premier était très émouvant... J'ai souvenance que M. Ruchaud lui promit un jour, en riant, trois louis s'il réussissait à composer pendant ses vacances trois sermons pour la retraite du commencement de l'année ; il en composa un, dit-on, et ce fut tout... La chronique, ou la légende, qui ne prête qu'aux riches, rapporte aussi qu'un de ses sermons, copié ou sténographié à son insu, à Paris, avait été publié dans un recueil, comme *la Tribune sacrée*, mais sans nom d'auteur. Il arriva qu'un séminariste d'Angers, qui avait à faire un travail sur le même sujet, le découvrit en cherchant des lumières, l'emprunta et le prêcha tel quel devant les maîtres et les élèves, au réfectoire. Après le repas, les Directeurs se réunirent pour la « critique ». Chacun donna son avis, louange et blâme. M. Laroche ne disait rien ; ses yeux, sous les épais sourcils, avaient des lueurs ironiques. Interpellé par M. Houbart, il répondit humblement : « Je crois que le sermon a été fait jadis

la Galilée s'élever si haut dans la contemplation de la Divinité ! *In principio erat Verbum.....* »

par votre serviteur, et que vous venez de juger mon œuvre ! » On se récria. Mais il fallut se rendre à l'affirmation du confrère. Et le séminariste emprunteur fut sévèrement admonesté (1).

Tous ces détails ne sont pas un hommage à la mémoire de M. Laroche ; mais, placée à côté de la lumière, la tache d'ombre la fait ressortir. Tel qu'il était, avec ses qualités et ses lacunes, M. Laroche produisait sur nous, à bon droit, une grande impression. Un blâme, venant de lui, était vivement ressenti ; un éloge était un vigoureux stimulant. A la fin de l'année, le professeur donnait des conseils pour les vacances, et saluait le cours qui allait partir pour le ministère ou pour l'enseignement. Cette dernière classe était comme une revue suprême, où le travail, les succès, la bonne tenue, la piété des partants étaient mis discrètement à l'ordre du jour. Assurément nul de nous n'avait travaillé pour cette ultime classe, ni pour être loué du maître. Il était doux, cependant, de lui entendre dire qu'il était content de ses élèves. C'était une consolation, au moment de

(1) Le sermon se trouve, en effet, dans *la Tribune sacrée*. Le sténographe a signé : *La Roche*. Le sermon a pour titre et pour sujet : *Marie, mère des hommes...*

l'adieu, qui était plus pénible au maître qu'aux auditeurs. C'était, à la veille du combat, une espérance pour « les soldats de la classe ». Tel et tel cours, qui avaient obtenu constamment pendant les trois années une plus belle « moyenne », en gardaient comme une auréole. Et, au souvenir de ces fastes de notre jeunesse cléricale, on se prend à répéter, non sans un soupir : « Heureux élèves ! Heureux maître ! »

III

LE PRÊTRE. — LE DIRECTEUR.

J'ai écrit : *le prêtre*. Pourtant je n'en voudrais guère parler, si ce n'est pour arriver presque tout de suite au Directeur, et mieux le faire apprécier. Le Sulpicien, prêtre qui a pour mission de former d'autres prêtres, est par définition, par devoir, par état, un modèle du clergé : *forma gregis, forma cleri*.

De dire que M. Laroche a été fidèle toute sa vie, pendant l'année scolaire et pendant les vacances, à son règlement sacerdotal, serait donc ne rien apprendre à personne et semblerait chose tout à fait superflue. Mais je dois insister sur quelques traits qui furent comme sa « forme » particulière, dans la vocation où il s'était engagé.

Le 1er novembre 1853, lorsque, son année de Solitude

finie, il entrait dans la vie active du Sulpicien, il formula, entre autres, cette résolution : « Je m'interdis absolument toute critique sur le compte de mes confrères et Supérieurs. » Il a tenu jusqu'à la fin cette résolution de la première année.

Il ne fut pas seulement charitable, il eut un profond respect pour ses Supérieurs, qu'ils fussent plus âgés ou plus jeunes que lui. Par exemple, il renvoyait toujours ses dirigés à M. Houbart ou à M. Letourneau, pour toute décision se rapportant à la vie extérieure : préceptorats de vacances, permission de lire des livres qui n'étaient pas dans la bibliothèque des Séminaristes. « Allez sans crainte : M. le Supérieur, à qui j'ai dû parler de ces projets, n'y voit aucune difficulté (1). » « Pour ce qui est de votre cas de conscience, je l'ai soumis à M. le Supérieur. Il m'a fait une réponse que j'ai trouvée très bonne, et conforme à ce que j'avais pensé. M. le Supérieur croit que vous feriez bien de ne point accepter la proposition... Il craindrait qu'il ne vous vînt de là des ennuis (2). » A plus forte raison il ne

(1) Lettre du 9 juillet 1865, à Mgr Pasquier.

(2) Lettre du 13 décembre 1870.

se serait jamais permis de critiquer, ni même de discuter, devant un Séminariste, les décisions ou les desseins de ses Supérieurs. Il savait que l'Église catholique, ainsi que le proclamait le protestant Guizot, est « la plus grande école de respect. »

Il avait une sincère admiration pour les talents de ses confrères ou leurs actes de dévouement. Il ne faisait nulle difficulté de se reconnaître bien inférieur à tel ou tel d'entre eux : la jalousie n'avait pas de prise sur son âme. Pendant la guerre de 1870, les bâtiments du Grand-Séminaire furent transformés en ambulance, où des centaines de blessés étaient soignés. Il faisait, lui, ce qu'il pouvait pour leur bien : pas grand'chose, car sa sensibilité, qui était très vive, émue par les plaies des pauvres blessés, paralysait son action ; il était de ces nerveux qui, devant le danger des autres, s'écrient avec un vrai dévouement : « Courons à leur secours ! » et, pris d'ataxie, ne bougent pas. Mais il applaudissait au zèle ardent de M. Bernard, en se déclarant incapable de l'imiter : « M. Bernard est d'un zèle et d'une industrie incomparable. Il se révèle tout entier en ce moment. Belle âme faite pour ces beaux dévouements ! Mais moi, je suis lâche à faire rougir l'univers entier...

J'espère que le bon Dieu me sauvera quand même (1). »

L'horreur de la vulgarité était un trait saillant de son caractère. Il aurait retrouvé, s'il avait été perdu, le mot célèbre : « Le prêtre doit être né grand, ou le devenir. » Tout ce qui sentait le débraillé, le trop grand laisser-aller, lui semblait en opposition avec le sacerdoce. Il s'exprimait là-dessus avec une certaine vivacité : aussi inspirait-il de la crainte à ceux qui manquaient de tenue ecclésiastique. S'il avait accepté le poste de Supérieur, il n'aurait peut-être pas eu assez de paternelle condescendance pour les natures un peu faibles, trop amies du laisser-aller. Il aurait vivement souffert du contact forcé avec ces natures qui se rencontrent parfois dans les familles nombreuses, et surtout s'il avait échoué dans sa tentative pour les entraîner vers un meilleur idéal de vie. Il prônait l'étude et la science, et, pour cette raison, il était regardé comme un ami du « progrès ». Mais, par son invincible attachement aux vieilles mœurs ecclésiastiques, il était l'homme de la tradition, il appartenait bien à l'école de M. Olier et de M. Émery. Sa présence

(1) Lettre du 21 décembre 1870.

seule imposait, dans le ton, la tenue, la parole, cette dignité de vie qu'il pratiquait.

Il écrivait un jour, et je crois qu'il a exprimé souvent cette pensée : « J'aime beaucoup la mer ; et en ce monde, il n'est rien, *excepté les étoiles*, qui me touche plus (1). » Il aimait les étoiles. Il vivait dans l'idéal, bien loin au dessus des intérêts purement matériels : dans le ciel, où doit être la pensée du chrétien, et surtout du prêtre (2). Il y cherchait toujours, et il y trouvait souvent cette « paix du Christ », que le monde ne donne pas.

J'ai lu avec émotion quelques pages où il a formulé ce désir. Écrites à des mois, à des années de distance, elles finissent toutes par la même pensée, qui est comme le refrain des couplets : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (3). Elles datent des toutes premières années de son séjour à Angers. J'en transcris deux extraits, qui m'ont paru fort édifiants et font bien connaître l'homme et son âme sacerdotale.

« Ce matin, avant le jour, j'ai été réveillé par le

(1) Lettre du 8 août à Mgr Pasquier.

(2) *Nostra autem conversatio in caelis est.* (S. Paul. Philip. III, 20).

(3) Ps., IV, 9.

tonnerre qui se faisait entendre dans le lointain. Mon cœur a tressailli. La nuit, je suis toujours éveillé par le plus petit bruit du tonnerre ou par des éclairs à peine sensibles; et aussitôt tout en moi s'agite : mon cœur bat avec violence, la sueur ruisselle sur mon corps, je me sens pris comme de la fièvre, je m'affaiblis, je suis malade. Je me couvre les yeux, je me bouche les oreilles, mais il est impossible que je dorme ; tout en moi est dans une surexcitation extrême. Ma première pensée est de regarder en mon cœur et de lui demander s'il est en paix avec Dieu... Suis-je ce que je devrais être? Ces terreurs me font du bien, elles me rapprochent de Dieu... Mais, hélas! quand la sérénité du temps est revenu, la sécurité revient aussi, et avec elle l'oubli de mes promesses, et la vie de routine. Mon Dieu, que je vous sers mal, et quel pitoyable égoïsme inspire et dirige toute ma vie ! Aujourd'hui combien de fois ai-je pensé à vous?... Mon Dieu, quand aurai-je la paix? Quand je serai à vous, mais tout à vous, à vous seul, à vous toujours, à vous dans toutes mes pensées, dans tous mes sentiments, dans toutes mes affections. Que je suis loin de là ! Attirez-moi, ô Jésus : *trahe me* ! Je veux que tous les mouvements de mon cœur vous fassent

cette prière pendant mon sommeil. *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* » (11 juin 1862)

« J'ai fait, ce soir, l'entretien aux Ordinands. J'ai parlé de l'amitié de Jésus... Quelques-uns de ces jeunes gens m'ont dit qu'ils avaient été touchés ; et moi, après avoir prêché la charité, je suis resté froid. O barrière, ô division ! Pourquoi ne suis-je pas tout à Jésus ? Pourquoi ne suis-je pas son ami ? Qu'est-ce donc qui m'arrête et qui empêche mon cœur de s'élever, de s'attacher, de se fixer à jamais ?... N'est-ce pas que je veux garder quelque chose pour moi ? Vous ne me suffisez pas..... Il me faut un appui, l'appui de l'amitié humaine. Oh ! comme mon âme est affamée ! J'ai eu des amis, j'en ai encore quelques-uns. Loin d'eux, je souffre ; quand je les vois, je souffre peut-être encore plus. Ils ne sont pas en moi, ils ne peuvent se fondre en ma substance ; et c'est au fond de mon cœur qu'est le besoin, parce que là est une pauvreté extrême. Et, quand ils se donneraient tout à moi, quand leur âme passerait dans la mienne, serait-ce assez ? Eux aussi, ils sont pauvres : toute créature est mendiante. J'embrasse le monde dans ma pensée, et ma pensée va plus loin ; mon cœur suit ma pensée et la pousse : le monde tout entier est

trop petit pour ma pensée et pour mon cœur. Je le sens, je le sais avec évidence. Et j'hésite encore ! O infini, ô Jésus, ô charité, ouvrez-moi votre Cœur ! Que je m'y jette, que je m'y abandonne, que je m'y perde. Et que toute créature ne soit plus rien pour moi. *In pace in idipsum dormiam et requiescam* » (26 mai 1863).

Cette paix intérieure était troublée quelquefois par des contradictions et des luttes. On est toujours le réactionnaire ou le révolutionnaire de quelqu'un : est-il possible de contenter tout le monde ? Non. M. Laroche arrivait de Paris, et il était « modéré ». Il fut dénoncé plus d'une fois, accusé de « libéralisme ». Il ne s'en attristait pas trop, sauf les jours de tempête où les nuages couraient dans le ciel. « Ne croyez pas que cela me chagrine : non, je suis très calme. Toutes ces « diries » ne troublent pas ma paix. Après tout, il faut bien avoir quelques contradictions : la louange n'est pas saine pour tout le monde » (1). Il écrivait à un de ses dirigés : « Ayez votre âme en paix, puisqu'elle est à Dieu, et ne vous troublez pas de vous voir sujet au changement : n'est-ce pas la condition de toutes les

(1) Lettre du 13 février 1870.

choses contingentes ? Ce qui change chez vous, c'est la surface ; mais le fond, comme celui de l'Océan, est ferme et immuablement fixé en Dieu (1). » Sa philosophie était toute pénétrée de surnaturel.

Ainsi établi en Dieu, et dans la paix que goûte l'âme en cette sainte présence, il était un excellent Directeur pour les jeunes gens qui venaient lui ouvrir leur âme : un Directeur recherché, et très apprécié. Mais, sur ce point, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de détailler avec précision : c'est affaire entre le Directeur et le dirigé. Car ces bienfaits de la direction spirituelle, celui-là seul les connaît, et peut en parler sciemment, qui les a reçus : ce qui ne veut pas dire toujours qu'il en parlera volontiers. Bienfaits très nombreux, et distribués à beaucoup d'âmes, pendant quarante années d'un ministère actif.

Cette paternité fit faire à M. Laroche des actes presque héroïques. Lui, qui avait horreur de la plume, il a envoyé des milliers et des milliers de lettres à ses « pénitents ». Lettres aimantes, toutes pleines de sages conseils, de confidences amicales, d'abandon gra-

(1) 8 août 1867.

cieux : ne fallait-il pas soutenir les fils dans leurs difficultés, éclairer leurs doutes, dissiper leurs craintes, réconforter leur volonté chancelante ? On y saisit l'homme et le prêtre, la simplicité distinguée et vivante de sa conversation, l'atmosphère surnaturelle où il respirait constamment. J'ai puisé dans quelques-unes ; on devine pourquoi je n'ai pu mettre au jour tout le trésor.

Il essayait d'élever l'esprit de ses dirigés au-dessus des vulgarités de ce monde, loin des préoccupations trop souvent mesquines et terre-à-terre, qui agitent le commun de l'humanité ! Il voulait leur faire goûter un idéal de vie vraiment surnaturel, le seul qui soit utile à l'Eglise et aux âmes. La piété vraie, solide, fondée sur l'esprit de sacrifice et de dévouement, qui est l'essence même de la vie sacerdotale, il la leur prêchait sans cesse, avec une douceur persuasive. Il recommandait, avec une énergie extrême, l'amour de l'étude, ornement et vrai soutien du prêtre, parure de notre sainte mère l'Eglise. Les paresseux le redoutaient...

Où il jouissait, c'était quand il voyait ses fils s'élancer dans le chemin de la perfection, avec cet enthousiasme qui est l'apanage de la jeunesse. Il calmait, en souriant,

ce que leur élan avait d'excessif ; il coupait, en bon jardinier, les branches parasites. A quelqu'un, qui avait la très louable ambition de devenir un grand saint et qui s'était proposé pour modèle Stanislas de Kostka, il répondait avec humour : « Quant à savoir si vous pouvez être aussi saint que saint Stanislas de Kostka, et, supposé que vous le puissiez, si vous le devez, c'est une question qu'il ne faut pas se faire. Contentez-vous de suivre ses traces du plus près possible. Pour cela, mettez-vous bien vite en route, et marchez rondement : votre rival a sur vous une si grande avance ! » (1).

Ne retrouvez-vous pas dans cette réponse à un nouveau prêtre l'écho de ses sentiments intimes et les pensées surnaturelles qu'il inspirait à ses fils? «... Vous êtes prêtre, mon cher enfant (permettez-moi que je vous appelle ainsi aujourd'hui). Vous êtes prêtre, et vous me le dites avec un sentiment de bonheur si vrai, d'émotion si intime, que je suis moi-même touché et tout ému. Que vous étiez heureux samedi ! Que vous étiez heureux dimanche ! Et aujourd'hui que vous êtes heureux ! Il n'y a que nous, n'est-ce pas? qui savons et qui

(1) 1er décembre 1870.

goûtons combien le Seigneur est doux. Si vous pouviez être toujours ainsi ? Si ce lendemain, dont on vous a parlé, ne devait point venir ? Mais est-il bien sûr qu'il viendra ? Est-il nécessaire qu'il vienne ? Hélas ! il est venu pour moi depuis bien longtemps. Mais, pour vous, j'espère qu'il ne viendra pas. Votre pain sera toujours aussi délicieux, et votre calice toujours plein de la même ivresse divine. Je sens que cela est possible, parce que je sais que cela arrive à d'autres. Ceux-là sont saints et purs comme des anges. Vous le serez aussi, et le Sauveur Jésus vous gardera dans les douceurs de son intime amitié ! Cependant ce n'est point une prophétie que je veux faire : les meilleurs et les plus parfaits sont parfois traités avec une grande rigueur. Le Maître a eu la croix en partage. S'il plaît à Dieu de nous donner aussi la croix, acceptons de grand cœur. Mais soyons toujours fidèles, soyons toujours prêtres, et nous serons toujours assez heureux » (1).

Ses « enfants » étaient-ils dans le deuil, il les consolait ; s'ils perdaient un père où une mère, il partageait leur tristesse. Et, quand la main de la mort semblait les

(1) Lettre à Mgr Pasquier, du 25 décembre 1868.

toucher, le père aimant les préparait doucement au terrible passage. Cette lettre, écrite à Gabriel Bellanger, le frère du poète Léon (1), n'est-elle pas touchante ? « Mon cher Enfant... je serais plus content, si les nouvelles étaient meilleures. Et pourtant, en écoutant bien la voix du cœur et de la conscience, je me dis que j'ai tort de désirer que vous soyez autrement. C'est la sensibilité qui s'émeut, et elle est bien un peu excusable ; mais nous devons aller plus haut, n'est-ce pas ? cher enfant.

« Le bon Dieu vous aime ; oh ! cela est bien sûr. Et c'est de sa bonté que vous recevez ces épreuves. Et ces épreuves sont des grâces, des grâces de choix. Nous voudrions que les divines faveurs nous fussent envoyées d'une autre manière. Ainsi font les enfants qui, d'instinct, ne veulent que ce qui leur est agréable. Pour leur être utile, il faut les faire souffrir ; et les pauvres petits ne voient que de la cruauté là où il n'y a que le plus pur amour. Ainsi nous sommes. Nous comprendrons plus tard les paternelles rigueurs de notre

(1) Deux fleurs que Dieu a moissonnées très tôt pour le ciel. Cf. *Léon Bellanger*, sa vie, ses poésies, Lethielleux, éditeur. La lettre citée est du 7 juin 1890.

Dieu tout amour. En attendant, fermons les yeux et donnons-lui raison toujours.

« Vous le faites, cher enfant. Faites-le avec bonne volonté et même, si cela se peut, avec joie : *hilarem datorem diligit Deus* (1). Dilatez donc votre cœur.

« Nous ne savons pas ce que le divin Maître fera de vous. Me permettrez-vous de vous dire que, s'il Lui plaisait de vous faire un signe et de vous appeler, je vous proclamerais bien heureux? Oui, et pourtant je vous aime avec toute tendresse. Mais la vie, oh ! je sais ce que c'est. Laissons faire le Père qui est au Ciel ; et quand vous serez avec Lui, comme vous le bénirez !

« Il faudra pourtant bien le bénir, s'il vous laisse jusqu'à ce que nous appelons la longue vie ; mais qui sait si vous ne sentirez point alors peser bien lourdement sur vos épaules les *longues* années... *Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terra.* Si le B. Père de Montfort vous guérit, *amen*... et, s'il ne vous guérit pas, *amen.* »

Il avait pour tous la même paternelle affection. Dieu sait, cependant, si ses nombreux dirigés avaient le même caractère et la même humeur. Je rappelle seu-

(1) S. Paul. 2 Cor., IX, 17. Il aimait et citait souvent ce texte de saint Paul.

lement, parmi les plus connus, l'abbé Léon Bellanger, le poète des nids et des berceaux, et l'abbé Jules Sourice, l'ancien soldat volontaire de 1870, le mathématicien ; le Révérendissime Père Abbé de Bellefontaine, Jean-Marie Chouteau, et l'abbé Brisset, à l'humour si enjoué, mort archiprêtre de Saumur ; Mgr H. Pasquier, le Recteur des Facultés catholiques de l'Ouest, et l'un de ses élèves, l'abbé Louis Chasle... J'ai nommé Louis Chasle, pour montrer une fois de plus combien M. Laroche s'intéressait à son peuple. C'est lui qui supplia instamment Mgr Pasquier, supérieur du Bon-Pasteur d'Angers, de créer dans sa communauté une petite paroisse pour le jeune prêtre, intelligent mais timide, afin qu'il pût y exercer son zèle. Il est juste de voir dans cette intervention la main de la Providence. M. l'abbé L. Chasle, introduit dans la communauté en qualité d'aumônier des préservées et des juvénistes, y composa un livre qui est, à mon sens, un chef-d'œuvre d'hagiographie : je veux dire la *Vie de sœur Marie du Divin-Cœur*, une des privilégiées du Cœur de Jésus (1). Le pieux abbé semble n'avoir vécu que pour

(1) Le livre est édité chez G. Beauchesne, Paris. Il est à son *neuvième* mille.

achever cette œuvre : car le jour où il signa le *bon à tirer* pour les épreuves de sa deuxième édition, il était pris du mal qui le conduisit au tombeau.

Prêtres, professeurs, missionnaires, moines... tous, quand ils avaient quitté le séminaire, et dans quelque voie qu'ils fussent lancés, le Directeur les suivait avec le même dévouement, la même joyeuse affection. Puis, sa renommée lui amena des prêtres, qui n'avaient pas été ses enfants, comme M^gr^ de Las Cases; ou même des laïques, comme M. le comte de Blois, M. Bouriché, qui venaient lui demander conseil. Le dernier cas est plus rare : Saint-Sulpice n'accepte pas, en général, la direction des laïques.

Mais l'influence du Directeur s'étendait même aux séminaristes qui n'étaient pas ses dirigés. Quelques-uns lui venaient, attirés par la séduction de son esprit et la tendresse qu'ils avaient découverte dans son cœur. J'ai publié, par l'entremise de M. Laroche, les *Souvenirs de M. l'abbé H. Vollot* (1), qui mourut très jeune, professeur d'Ecriture Sainte à la Sorbonne. En 1858 commença, entre le Directeur d'Issy et le séminariste,

(1) Poussielgue éditeur, 2e édition, un volume grand in-8° de 500 pages.

brillant lauréat des concours généraux de l'Université, une intimité qui ne fut brisée que par la mort. Elle eut sur la vie de l'abbé H. Vollot une influence capitale. M. Laroche fut, non pas le confesseur, mais le confident de tous ses projets et de toutes ses ambitions saintes, le plus aimant et le plus écouté des conseillers. L'abbé Vollot, esprit plus fin et plus aiguisé que l'abbé Perreyve, poète à ses heures et prosateur vigoureux, dédia plusieurs de ses aimables poésies à M. Laroche, et lui adressa nombre de lettres. Quand le vicaire de Saint-Thomas d'Aquin partit pour Tubingue, à la requête de Mgr Meignan ; quand il revint à Paris et ouvrit son cours en Sorbonne, M. Laroche n'était plus auprès de lui. Mais, de loin, il encourageait son zèle et soutenait ses efforts, qui tendaient tous à la gloire de l'Église. J'aime à croire qu'il fut l'inspirateur de cette pensée, que l'on trouva dans les papiers de l'abbé H. Vollot : « N'y aura-t-il pas une récompense pour ceux qui auront donné à la Vérité, indigente et nue, un vêtement, c'est-à-dire qui l'auront recouverte d'un langage *simple et noble, le seul qui soit digne d'elle* et qui, hélas ! lui fait si souvent défaut ? » Le témoignage suivant est le plus bel hommage du disciple au Directeur aimé :

« Vous savez qu'il y a du *vous* en *moi*. C'est parce que je pense à vous que je supprime dans mes discours bien des choses qui m'échappent au premier moment, et qui vous déplairaient. »

Cette même influence, M. Laroche l'exerça chez nous, pour la même œuvre, au service de l'Église. Il parlait souvent à ses élèves de son ami l'abbé H. Vollot ; il leur communiquait quelques-unes des lettres, d'un humour très fin, qu'il recevait de Tubingue. Par ces lettres, et par ses propres leçons, il leur mettait au cœur le goût de la beauté littéraire, l'ambition de se dévouer en ornant de diplômes « la robe variée de notre mère l'Église. » Il obtint de Mgr Angebault qu'il envoyât M. l'abbé H. Pasquier aux Carmes, pour préparer son baccalauréat et sa licence ès lettres.

Le jeune prêtre, étudiant loin de son diocèse, se demandait par moments si les lettres profanes pourraient se concilier avec la vie du prêtre. Le Directeur répondait : « Travaillez pour Dieu uniquement ; et l'étude n'aura point de périls, parce que, si c'est pour Dieu que vous travaillez, il vous sera facile de quitter l'étude pour Lui. Rien ne dessèche l'âme, comme l'étude qui n'est faite que pour le conten-

tement de la curiosité. Rien ne la nourrit et ne l'élève, comme l'étude qui est animée par la foi... (1) » Et un autre jour : « Ne craignez point, disait-il, que l'étude vous détourne de Dieu. Pendant quelque temps encore, elle pourra vous distraire ; mais elle vous ramènera, j'en suis convaincu, au centre où tout aboutit, et vous y fixera. Vous apprendrez à ne vouloir savoir, comme à ne vouloir vivre, que pour Dieu. Cela viendra plus parfaitement, quand vous aurez mieux vu que tous vos efforts ne pourront jamais vous conduire qu'à un résultat misérable. Qu'est-ce que la science de l'homme le plus savant? ... Cette pensée me venait, hier au soir, en contemplant les étoiles. Il n'était pas nécessaire, n'est-ce pas? d'aller la chercher si haut.... Ne croyez pas que je veuille vous dégoûter de la science. Vous savez ce que je pense à ce sujet. Mais il ne faut pas faire de la science pour la science ; cela ne vaut pas mieux que l'art pour l'art (2). » Quand l'étudiant fut reçu licencié, c'est avec une grande joie que M. Laroche le vit revenir à Angers, pour prendre la direction de

(1) Lettre du 25 décembre 1868.

(2) Lettre du 12 août 1868.

l'École des Hautes Études de Saint-Aubin, fondée par Mgr Freppel. Cette sœur de l'École des Carmes s'abrita, d'abord, sous le couvert de deux institutions secondaires, Mongazon et l'Externat, jusqu'au jour où la générosité d'une grande chrétienne (1) fixa sur le roc, au Bout-du-Monde, sa destinée errante. Elle était la première pierre, pierre d'attente, du grand édifice universitaire que déjà rêvait Mgr Freppel. Elle y fut annexée en 1876, tout en gardant son autonomie. Et lorsque M. Laroche, parti d'Angers, revenait passer quelques jours chez le Directeur, devenu le Recteur magnifique des Facultés catholiques de l'Ouest, n'était-ce pas un fondateur que l'on saluait et que l'on fêtait en lui ?

Je relis ses résolutions de retraite, écrites en 1853 :

« 1°) Je tâcherai de me bien pénétrer, surtout dans l'oraison, de l'importance des fonctions que je remplis. Je tiens la place de Jésus-Christ instruisant et formant ses apôtres. Puissé-je avoir ses dispositions et ses sentiments....

« 2°) Je ne me rechercherai jamais en rien dans tout ce que je ferai, soit en classe, soit dans la direction,

(1) Mme la vicomtesse des Cars.

soit dans les récréations.... *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

« 3°) Tout ce que je ferai sera pour le plus grand bien des Séminaristes. Et, pour cela, je penserai toujours à eux dans mes études... »

Le Directeur, le Prêtre, a tenu les engagements de cette première année d'enseignement. Il a été le bon serviteur de l'Église dans ses prêtres.

IV

L'ARTISTE

Quelques-uns souriront, en lisant ce titre. Ils se rappelleront les deux vers latins où les gais étudiants ont voulu faire tenir la définition du Sulpicien :

Incessus gravis, ignis amans, vox nescia cantus,
Hæc tria si fueris, Sulpitianus eris.

De ces traits (gravité de la démarche, amour du coin du feu, voix inhabile à moduler un chant) où la légende complète l'histoire, il n'en est pas un qui ressemble à l'art ! C'est vrai. Mais les Sulpiciens sont philosophes, ils savent que rien n'est plus difficile à faire qu'une juste définition.

Donc, en dépit de tous les vers latins ou français, ils peuvent avoir, comme quelques autres, une âme d'artiste. Et M. Laroche eut une âme d'artiste. Dirai-je,

d'abord, qu'il aima beaucoup la nature? Il me semble que je l'ai déjà rappelé, en parlant du grand bonheur qu'il avait à revenir dans son pays natal. Ses journées de vacances, il les passait au bord des eaux, ou bien sous les frais ombrages. Et, en bon petit campagnard, il connaissait le chant de tous les oiseaux. N'est-ce pas, déjà, le signe d'une âme belle et paisible? De l'artiste, s'il n'avait pas la main habile à faire respirer le marbre ou la toile, il possédait tout au moins le goût très pur, l'enthousiasme pour les belles œuvres du génie humain, l'imagination qui transforme le réel. Philosophe, il analysa les éléments de l'art. Chrétien, il voulut dire son mot, un mot de chrétien, sur la condition où il lui semblait qu'il dût évoluer. Il eut, de plus, le bonheur de rencontrer une autre belle âme qui écouta ses conseils et les mit en pratique : un autre Fra Angelico, sorti des rangs du peuple, qui rêva, comme celui de Fiesole, de ne travailler que pour l'Église catholique et d'élever les chrétiens ses frères, par ses statues paisibles et pieuses, à l'amour de Dieu, de la Vierge Marie et des Saints.

M. Laroche et M. Bouriché : ces deux noms, pour les Séminaristes angevins, à partir de 1860, s'appe-

laient, pour ainsi dire, l'un l'autre. M. Laroche a raconté lui-même comment il connut M. Henri Bouriché. Il avait été chargé par M. Houbart, le Supérieur, de commander à M. Barrême une statue de *Marie Reine des Sciences*, pour la bibliothèque du Grand-Séminaire. Barrême le renvoya à « M. Henri », son élève devenu son successeur. Quand le visiteur se présenta, M. Bouriché modelait pour Saint-Lumine de Clisson une statue de saint Joseph. La coïncidence était providentielle. Ils s'entendirent très bien. L'artiste, qui était très humble, très docile, très pieux, se mit à l'école du Directeur Sulpicien. Ils collaborèrent tous les deux aux meilleures œuvres de l'atelier.

Pour ne parler que du Séminaire Saint-Serge, ce fut M. Laroche qui donna l'idée de l'expression des Vierges qui trônent dans la Cour d'honneur, en théologie et en philosophie : *La Vierge au Lis*, *La Vierge bénissante*. *La Vierge, portant l'enfant Jésus*, qui sommeille sur la poitrine de sa mère, est une autre conception du prêtre : elle a pour titre : *Sedes Sapientiæ*. Comme elle ornait toutes nos chambres, nous avons prié chaque jour devant cette douce image. Chaque jour, également, nous pouvions contempler, à la grande cha-

pelle, le groupe de *la Vierge communiée par saint Jean* assisté d'un diacre. A la Claverie, il y avait d'autres Vierges de même facture, *Vierge Immaculée*, *Vierge triomphante*, et un bas-relief d'une belle inspiration : *Marie et Joseph* suspendant leur travail, à l'atelier, pour écouter les paroles de l'*Enfant Jésus*. Combien d'autres statues et d'autres groupes, marqués de la même empreinte (1), sont partis pour les différents points de la France et du Canada ! Le sculpteur, qui n'avait reçu aucune éducation littéraire, aimait à converser avec son « grand ami. » Le prêtre allait, de temps en temps, surprendre l'artiste dans son travail. L'un éclairait et soutenait l'autre.

M. Laroche, qui était philosophe, a exposé la théorie de ce qu'ils ont exécuté ensemble, prêtre et sculpteur. « L'artiste peut-il, libre de tout frein, obéir à toutes les impulsions de sa verve ?... Non... Si toute vérité n'est pas bonne à dire, moins encore toute beauté doit-elle

(1) Je veux citer le « Chemin de Croix » qui coûta tant d'années de travail à M. Bouriché. M. Laroche s'intéressait tout spécialement à sa diffusion, parce qu'il le croyait de nature à exciter grandement la piété des fidèles. C'était, avec le grand calvaire de Montréal, la plus belle œuvre du sculpteur chrétien.

être mise sous les regards de tous... Il est des beautés qui doivent rester sous le voile : en se découvrant, elles blesseraient nos yeux malades... Notre ami ne s'est jamais permis aucune de ces hardiesses qui offensent l'honnêteté et inquiètent la pudeur... Sa foi le mettait en possession des réalités invisibles ; il avait société avec les Saints, et son travail et son bonheur étaient de nous faire voir, autant qu'il le pouvait, ses amis du Ciel sous les traits qu'ils devaient avoir pendant leur vie mortelle... Il se mettait chaque jour au travail avec la piété et comme avec le zèle d'un apôtre... Il se disait que toute œuvre d'un artiste est une parole, voire un discours : discours, parole, qui entre dans toutes les oreilles pour aller jusqu'au cœur. C'est au cœur qu'il voulait s'adresser pour lui dire des paroles bonnes et salutaires. Ses statues, ses groupes, ses bas-reliefs, tout ce qu'il a fait, il l'a dirigé vers cette fin ; il a voulu en faire une prédication de sainteté, une exhortation à la vertu... Il rejetait donc la maxime : « L'art pour l'art », parce qu'elle lui semblait ouvrir la porte à toutes les audaces et à toutes les licences artistiques... Il s'est fait un style à lui et un caractère qui, de prime abord, permettent, si je puis dire ainsi, de lire sa signature au

pied de toutes ses œuvres, encore qu'elle en soit absente. En toutes on remarque, outre la parfaite convenance, qui chez d'autres fait quelquefois défaut, une dignité et une noblesse qui inspirent le respect, et, en même temps, une expression de piété et de bonté qui attire et fait prier... Qu'il ait échappé à la critique, cela n'est pas possible... Pour apprécier son œuvre de manière équitable, il faut la concevoir comme il l'a conçue : à l'exemple du prédicateur qui, du haut de la chaire, distribue à un auditoire connu un enseignement intelligible et proportionné, Bouriché avait devant les yeux ceux à qui il voulait s'adresser... Qui sont-ils, ceux qui viennent s'agenouiller et prier devant les saints? C'est la foule ; ce sont les bons paroissiens des villes et des villages... Les « habiles » ont de sévères reproches à faire à la sculpture de Bouriché : ses saints, disent-ils, n'ont point de corps ; ils sont sans chair et sans os ; ce sont des êtres d'un autre monde... Bouriché se faisait de son art une idée qui n'est pas celle de nos critiques. La fin qu'il poursuit est de montrer la sainteté animant un être humain... Le corps n'est que pour l'âme ; il est sa parole, son expression ; il ne veut pas qu'on s'arrête à lui ; ainsi le mot n'est que pour la

pensée. Il faut donc, autant que cela se peut, montrer l'âme plus que le corps... Il nous est impossible d'admettre qu'on place sur les autels des types, très humains ceux-là, mais qu'on verrait plus volontiers dans un musée, au milieu des divinités de l'Olympe. Ils ont du corps, ces personnages, ils ont du sang, de la la vie, de la santé : ils en ont trop. C'est la nature épanouie... triomphante. Mais où y trouver le symbole de l'ascétisme chrétien ? Pour conclure, je dirai que Bouriché a réussi, puisque le public a trouvé belles les œuvres qu'il lui a offertes. Les fidèles les ont comprises : ils ont été touchés, ils ont prié ; ils ont été édifiés et attirés à la vertu » (1). L'exposé et le plaidoyer sont vivants, personnels, dignes d'un bon prêtre, lequel était, par surcroît, un artiste lettré.

Ils sont tirés d'un livre exquis. Sur la demande de M. Blouet, Supérieur du Grand-Séminaire d'Angers, M. Laroche, vers 1902 ou 1903, voulut écrire la vie de son ami. Il se ressouvint de tout ce qu'il avait appris dans leurs fréquents entretiens, au Grand-Séminaire

(1) *Un sculpteur religieux : Henri Bouriché*, pages 107-124. Le volume, orné de nombreuses gravures, se vend 2 fr. 50. (J. Siraudeau, imprimeur-éditeur.)

ou dans l'atelier du sculpteur, sur cette vie curieuse. Il fit revenir souvent M. Bouriché, dans les conversations qu'ils avaient ensemble sur la terrasse du Bout-du-Monde, par tous les chemins où il avait passé. Et, dans les loisirs de sa retraite, il mit en œuvre les notes qu'il avait recueillies. Ce fut, à quatre-vingts ans, son premier ouvrage. Il le fit avec tout son esprit, tout son cœur, toute sa piété : car c'est vraiment une *vie de saint* qu'il composait, autant qu'une vie d'artiste. Vie écrite avant la mort du saint — car on pouvait craindre que le biographe, aussi âgé que son héros, ne mourût avant lui — elle fut publiée, tout d'abord, dans notre *Revue des Facultés catholiques* ; puis elle fut éditée en un volume artistique, illustrée de belles gravures, et mise en vente.

L'auteur avait compté sur un petit succès de librairie. Il fut déçu. A ses amis, des diocèses d'Angers et de Nantes, il avait adressé un assez grand nombre d'exemplaires. Il s'en vendit quelques autres ; mais la plus grande part de cette belle édition est restée en magasin. Que ne s'était-il souvenu, et nous aussi, que notre époque fait un beau sort... aux manuels et aux romans, bons ou mauvais ? Pourtant, s'il suffisait à une œuvre

d'être belle et bonne, toute fleurie d'art et de piété, écrite dans une langue saine et claire, pour conquérir la faveur du public, la sienne, sûrement, l'aurait obtenue. Le succès ne venant pas, il dut, en compagnie de beaucoup d'autres auteurs, baisser la tête et se résigner.

Pour vous faire mieux saisir la force et la délicatesse du sentiment qui unissait le Sulpicien et le sculpteur, je veux mettre sous vos yeux deux lettres délicieuses. L'une est du 6 juillet 1904. M. Laroche y annonçait à son ami qu'il ne viendrait pas, qu'il ne viendrait plus à Angers, et qu'ils ne se reverraient pas probablement sur cette terre.

« Mon bon et cher ami, en recevant cette lettre, vous allez croire peut-être que je viens vous annoncer mon arrivée prochaine à Angers. Hélas ! non. Je ne pars pas pour Angers ; je ne prends pas ce chemin, et je ne sais si je le prendrai jamais. J'étais déjà bien vieux l'an passé ; je le suis encore un peu plus. Et, quand on est si vieux, vous le savez, on n'a plus le goût des voyages. Je n'en ai même plus guère la faculté, car mes mauvaises jambes me refusent presque tout service.

« Je suis venu me réfugier à Issy, dans notre maison de la Solitude. J'y suis arrivé avant-hier au soir; et, après mon installation, je me hâte de vous annoncer cette nouvelle. Elle n'est bien gaie, ni pour vous, ni pour moi. Mais tous deux nous devons être soumis à la volonté du bon Dieu, le remercier de nous avoir fait vivre si longtemps, et employer nos derniers jours à vivre de notre mieux.

« Je compte passer ici toutes mes vacances, et je vous assure que je penserai souvent à vous. De ma fenêtre, j'aperçois, là sous mes yeux, la statue de M. Olier ; c'est vous qui l'avez faite. Vous souvient-il de ce temps? Pour moi, je ne l'ai point oublié, pas plus que toute cette vie de plus de trente ans qui a été, je puis dire, commune entre nous deux. Quels bons et délicieux souvenirs me rappelle ce temps passé ! Il est passé, et ne reviendra plus ; mais un autre vient, qui ne passera pas. Espérons que nous nous retrouverons pour ne plus nous séparer. Ayons cette confiance, et prenons courage !

« Je vous fais donc mes adieux. Mais je vous écrirai quelquefois, de temps en temps, si nous vivons. Pour vous, mon cher ami, ne m'écrivez pas : vos yeux ne le

permettent pas. Et puis, je sais toujours tout ce que vous auriez à me dire : mon cœur devine votre cœur.

« A Dieu donc. Priez toujours pour moi. Je vous embrasse cordialement.

« LAROCHE. »

Deux ans après, M. Bouriché mourait. M. Laroche, à qui on avait télégraphié la nouvelle, répondit à M. Rouillard, successeur de M. Bouriché :

« Je viens de recevoir la nouvelle que vous m'envoyez. Vous dire l'impression qu'elle me fait éprouver, je ne le pourrais. C'est le meilleur et le plus fidèle de mes amis que je viens de perdre. Et cette amitié qu'il voulait bien me donner, je la lui rendais de tout mon cœur. Cela, vous le savez, et je n'ai rien à vous apprendre. Il était si digne d'être aimé ! Personne de ceux qui l'ont connu n'aurait pu lui refuser son estime et son affection. Quelle belle et bonne âme ! Et, ce qui est au-dessus de tout, c'était l'âme d'un saint. Il est au ciel ; il est vivant dans le sein de Dieu. Il est heureux de ce bonheur infini. Réjouissons-nous de son bonheur. Que cette douce confiance nous console de notre tristesse, et nous donne du courage pour supporter nos

épreuves et pour imiter ses vertus, afin que nous lui soyons unis dans la vie qui ne finit pas..... »

Le prêtre-artiste et l'artiste sculpteur étaient donc faits pour s'entendre, pour travailler ensemble à la gloire de Dieu et à la beauté de son Église. Trouverez-vous que je me suis un peu trop étendu sur leur amitié? J'espère que non. Cette fleur qui a parfumé leur vie m'a semblé douce à respirer. Fleur de sainteté, fleur d'art aussi, qui embellit singulièrement la couronne sacerdotale de M. Laroche.

CONCLUSION

A ces pages, que je dépose sur la tombe de M. Laroche, comme l'hommage reconnaissant d'un fils à son père spirituel, je veux ajouter simplement ce mot de nos Saints Livres, que j'inscrivais, il y a une quinzaine d'années, en tête des *Souvenirs* de l'abbé H. Vollot, l'un de ses amis : *Memoria ejus in compositionem odoris* (1). Sa mémoire, comme celle de H. Vollot, embaume le jardin de l'Église de France.

Parmi les ouvriers de Dieu, chacun a sa marque. La

(1) Eccli. XLIX, 1.

sienne, a-t-on dit, fut de chercher à préparer des élites pour l'armée du bien. C'est une belle et bonne marque. Il a donc été, dans sa sphère, un ouvrier supérieur, bien qu'il n'ait jamais été Supérieur en titre — sauf pendant deux ans, et de peu de sujets. Il a été le modèle, l'inspirateur, le guide d'une pléiade de prêtres fidèles à leur vocation. Il a, par sa science et par ses vertus, grandement honoré le diocèse d'Angers, où il a travaillé durant trente-trois ans, et la Compagnie de Saint-Sulpice.

Fénelon, l'un des élèves les plus brillants de cette Compagnie, disait : « Je ne connais rien de plus vénérable que Saint-Sulpice. » Nous pouvons reprendre, pour notre compte, le mot de Fénelon ; il n'a pas vieilli, après deux siècles.

Un autre de ses élèves, qui lui fait moins d'honneur, ayant renié la foi de sa jeunesse, Renan avouait qu'il avait trouvé dans ses maîtres, à Saint-Sulpice, « assez de vertu pour gouverner un monde (1). » On doit l'en

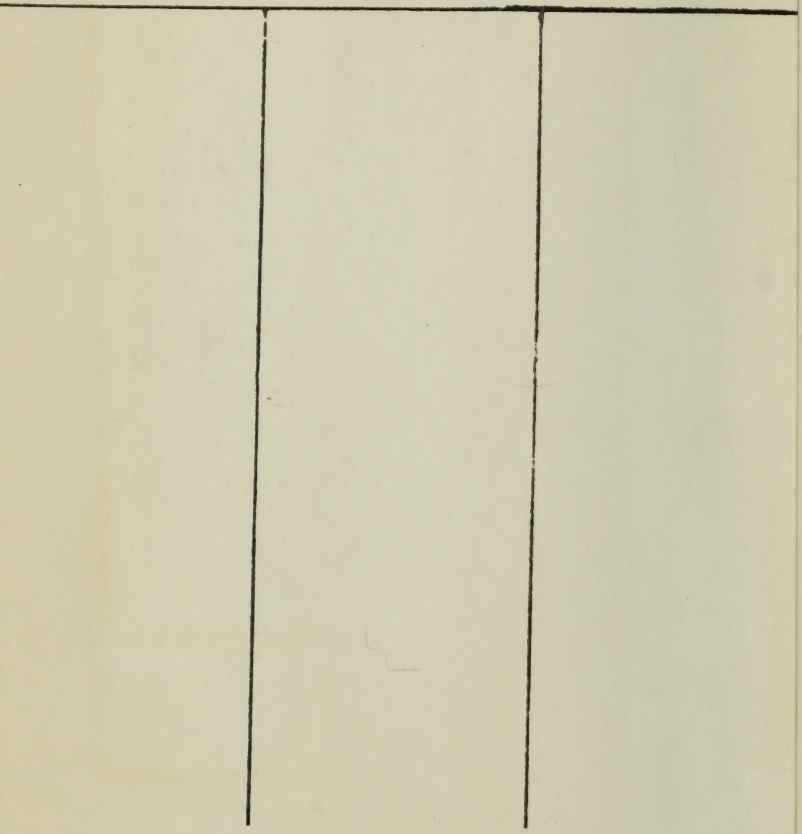
(1) *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.* « J'ai vu à Saint-Sulpice les *miracles* que nos races peuvent produire en fait de bonté, de modestie, d'abnégation personnelle. Ce qu'il y a de vertu dans Saint-Sulpice suffirait pour gouverner un monde. »

croire : car la seule force de la vérité a pu lui arracher ce témoignage. Malheureusement, et Renan le transfuge le savait bien, ce n'est pas la vertu qui, d'ordinaire, gouverne le monde. Voilà pourquoi, sans doute, le monde va de mal en pis.

Angers, imp. J. Siraudeau — 11-2509

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due



a39003 001099786b

BX 4060 .Z8L343 1911
CROSNIER, ALEXIS.
M. LAROCHE, PRETRE DE

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 02 11 17 0